

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
 France... Un an, 35 fr. 6 mois, 18 fr. 3 mois, 10 fr.
 Étranger... Un an, 70 fr. 6 mois, 36 fr. 3 mois, 20 fr.
 On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
 Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
 à l'ADMINISTRATEUR D'Excelsior
 88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
 Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
 Adresse télégraph. : EXCEL-PARIS

LA VICTOIRE DE VERDUN



GRAL NIVELLE



LA GRANDE RUE DE FLEURY



UNE DES REDOUTES DU FORT



L'ENTRÉE DU FORT DE DOUAUMONT



GRAL MANGIN

C'est avec une profonde émotion que la France et les amis de la Juste Cause ont appris hier l'admirable fait d'armes qui vient d'ajouter à la gloire des héros de Verdun. Sur une longueur de plus de 7 kilomètres et une profondeur de 3.000 mètres pour certains endroits, l'ennemi a été délogé et reconduit au delà de l'inoubliable fort de Douaumont. Abandonnant, entre autres positions, l'ouvrage de Thiaumont, les carrières d'Haudremont, les troupes du kronprinz ont fléchi devant celles des généraux Nivelle et Mangin.

(Cliché Section photographique de l'armée.)

La neutralité morale

On a dit avec un peu trop de complaisance, dès les premiers mois de la guerre, que le temps travaillait pour nous. La longue durée de l'épreuve a sans doute des avantages, si elle a des inconvénients qu'il serait puéril de nier. L'un de ces avantages est qu'elle donne le loisir de la réflexion à ceux qui, ne se battant point, n'ont rien de mieux à faire que de réfléchir.

Les neutres approfondissent tous les jours l'idée de neutralité. Ils en font, à tête reposée, la critique. Il est à remarquer que, dans ces logomachies, une idée que l'on critique est une idée dont il ne restera bientôt rien, de même que, dans les jeux de la guerre, on dit qu'une place assiégée est une place prise.

L'axiome de stratégie n'est peut-être pas rigoureux. Verdun, par exemple, pour une place assiégée, donc prise, se portait assez bien au bout de sept mois, et encore mieux depuis vingt-quatre heures. On pourrait chicaner et dire que l'attaque de Verdun par l'ennemi n'était pas, à proprement parler, un siège. Soit! Ne nous amusons pas à ces querelles d'Allemands.

Mais il est rigoureusement vrai que les idées ne résistent pas comme Verdun. Celle de neutralité a tenu plus de deux ans : c'est une belle défense. Aujourd'hui, tous les neutres conviennent qu'elle ne tient plus debout. Ils ne songent pas à la renier ; mais ce fantôme ne leur fait plus illusion. Ils veulent bien que l'on appelle la neutralité une fiction, car ce n'est pas un motif pour y renoncer, y ayant dans la politique, ainsi que dans le droit, des fictions utiles et même indispensables. Quant à la neutralité morale, tout le monde est d'accord pour la déclarer impossible, ou immorale ; et je suis persuadé que le roi Constantin lui-même, si on savait l'interviewer comme il faut, donnerait publiquement son adhésion à l'idéal des Alliés.

Les sceptiques et les froids railleurs ne manqueraient pas de dire qu'il ne lui en coûterait rien et que, dans les régions sereines de l'idéal, on ne reçoit guère de ces coups « qui font mal », selon l'observation si judicieuse de Rabelais. Les adhésions morales, — on ne parle pas singulièrement de celle du roi des Hellènes, encore hypothétique, — les adhésions morales nous sont cependant précieuses, et elles s'expriment parfois en termes si nobles, qu'il faudrait que nous eussions bien peu de cœur pour n'en être pas touchés : or, le cœur n'est pas ce qui nous manque.

Hier, les Américains résidant à l'étranger adressaient à leurs concitoyens non déracinés un message, une sorte d'épître didactique et polémique sur le devoir des neutres. Ils examinaient les origines de la guerre, ses causes, et les faits les plus avérés, selon les règles de la méthode, à l'aide de documents que nul n'oserait plus récuser : l'histoire n'est pas toujours, comme le disait Renan, « une pauvre petite science conjecturale ». De cet examen ils tiraient des conclusions dont la première était l'impossibilité de la neutralité morale.

Ils revendiquaient hautement le droit de juger ; car on a parlé tout à l'heure du devoir moral des neutres : c'est bien « droit » qu'il aurait fallu dire, et toute personne ayant le sentiment de la dignité humaine sait bien que celui qui s'abstient, celui qui se lave les mains comme Pilate, on ne doit pas seulement dire qu'il manque à son devoir, mais qu'il renonce à l'exercice du plus haut de ses droits.

C'est ce que les Américains de l'étranger, auteurs de l'épître aux Américains d'Amérique, ont clairement conçu et dignement traduit. Leur belle lettre leur fait honneur, ainsi qu'à nous-mêmes. Par son argumentation serrée, sa sobre éloquence, un style sévère et sans emphase, qui a quelque chose de religieux, elle rappelle vraiment certaines œuvres des Pères, certains écrits pontificaux, — anciens.

En même temps qu'était publié ce manifeste, arrivait à Paris une ambassade peu ordinaire. Quelques-uns des penseurs, des savants, des écrivains les plus illustres de l'Espagne venaient spontanément apporter à la France l'hommage intellectuel de leur pays.

On sait comment, depuis le début de la guerre, l'Espagne et son roi entendent la neutralité. Il y a beau temps qu'Alphonse XIII a résolu cette question de la neutralité morale : il a inventé la neutralité humaine. Nous pouvions croire que, dans le fond de son cœur, il juge. Il doit taire son jugement, n'importe : s'il ne juge pas en paroles, il juge en action. Mais les ambassadeurs de l'âme espagnole n'étaient pas tenus, hier, au même silence, et ils ont su nous dire pourquoi ils prenaient le parti de la civilisation contre les barbares.

Un petit incident assez curieux et significatif, qui a marqué la réception de nos hôtes à la

Société des Gens de Lettres, nous a fort à propos rappelé ce que nos plus lointains ancêtres nommaient « barbares », si l'on en croit les étymologistes. Les barbares, à l'origine, auraient été les gens qui balbutient, qui parlent mal, qui parlent autrement et d'une façon incompréhensible.

M. Azana, secrétaire général de l'Ateneo de Madrid, a demandé à M. Pierre Decourcelle, président de la Société, qui venait de prononcer un éloquent discours, la permission de lui répondre en espagnol. Les auditeurs français ont été bien surpris de ne pas perdre un seul mot de cette réponse.

« Je ne savais pas, a dit l'un d'eux, que je savais l'espagnol. »

Voilà ce qui n'arrive point quand c'est un Allemand qui demande la permission de parler boche.

Abel Hermant.

Ce que l'on dit

En attendant...

C'est généralement une conception à la Zigorzar de se figurer que, de nos jours, les crimes politiques sont le résultat d'un complot.

La chose peut cependant arriver dans les pays comprimés par une tyrannie telle que la conscience du peuple, ou d'une partie du peuple, se réfugie dans des conciliabules secrets où les opinions s'exaltent, au lieu de s'évaporer au grand air de la libre discussion : certains attentats, dans l'Orient, ont été des entreprises concertées. Mais, enfin, même là, le plus souvent, le crime politique est l'œuvre d'un isolé.

Ibsen a dit que l'homme le plus libre est celui qui vit le plus seul. Mais l'homme qui vit le plus seul est aussi le plus dangereux. C'est dans la solitude, dans le secret, que la pensée s'échauffe et se transforme en idée fixe : elle ne rencontre pas de contradicteurs, elle ne voit pas d'obstacles ni d'objections, et elle finit par conclure non pas seulement : « Tu peux tuer cet homme avec tranquillité », mais : « Tu dois le tuer. »

Donc, quand Fritz Adler déclare qu'il n'a pas eu de complices, qu'il a abattu le comte Sturghk à coups de revolver par une décision de sa libre et unique volonté, il y a mille à parier contre un qu'il dit la vérité. Qu'il ait été poussé par des conspirateurs tchèques, hongrois, croates, est très probablement un roman administratif et policier. Qu'il ait été suscité par un parti, une administration ou une police germanophiles qui voulaient se débarrasser d'un ministre considéré comme insuffisamment germanophile, est un autre roman et n'est pas plus vraisemblable.

Cela n'empêche pas que le meurtrier a très probablement commis une erreur et favorisé par son acte ce parti de la guerre auquel il déclarait la guerre : mais, cela, c'est tout autre chose.

Pierre Mille.

Les collectionneurs de timbres-poste seront peut-être intéressés par cette nouvelle toute fraîche : le nouveau gouvernement hellénique, à Salonique, a déjà commencé, depuis deux jours, l'émission de son nouvel et personnel timbre-poste « pour la durée de la guerre ». La vignette est décorée d'un très beau portrait de M. Venizelos. En outre, on hâte l'achèvement — pour une émission qui doit être très prochaine — d'un autre timbre où seront rapprochées les trois effigies du grand patriote, chef du mouvement national, de l'amiral Countouriotis, et du général Danglis. C'est du bonheur pour les albums.

On dit, dans les milieux musicaux de Paris, qu' aussitôt après la guerre — et pour nous remettre un peu de tous ces Richard Strauss, Mottl, Weingartner et autres kappelmeistern allemands qui nous ont si basement maltraités dans le fameux manifeste de septembre 1914 — nous appellerons au pupitre de l'un de nos grands orchestres, en une fête d'art et d'amitié, le grand chef d'orchestre russe qu'est Safonoff. Londres l'applaudissait hier. Paris l'aura à son heure. Un soir — l'histoire peut être rappelée à cette occasion — Safonoff vient diriger ses musiciens et s'aperçoit qu'il a oublié son « bâton de conducteur ». Que faire ? Rien, sinon commencer le concert en dirigeant avec... ses mains. Au troisième morceau, le domestique du maître arrive, essouffé, avec le bâton.

— Remporte-le, lui dit Safonoff, en montrant ses doigts, j'en ai dix, et cela va mieux ainsi.

Jamais, depuis lors, il ne conduisit plus qu'avec ses doigts, en effet, et, dit-on, il met en cette savante manière autant de force que de grâce.

A la suite de l'écho que nous avons publié ici même sur les « Pirates de Paris », chauffeurs marrons, chauffeurs accompagnés, chauffeurs exigeant des prix plus élevés que ceux du tarif, et sur qui s'exerce aujourd'hui la verve de notre collaborateur Marcel Boulenger, la Préfecture de police a bien voulu nous faire savoir qu'au dernier rapport figurent deux cent six contraventions à des chauffeurs ayant fait payer des courses à un tarif plus élevé qu'il ne convenait. Des peines extrêmement sévères attendent les chauffeurs qui auront donné un faux numéro ou accepté un compagnon à côté d'eux.

Applaudissons à l'activité des agents de M. Descaves, dont le rôle est souvent délicat.

Mais quel dommage ! La même police se déclare impuissante quant à ces autres pirates, ces maîtres chanteurs du trottoir, ces mendiants menaçants déguisés en marchands de fleurs et qui font de Paris une Naples de l'époque où Naples tolérait encore ses mendiants.

Une contravention, et ils recommencent ! Ils ne sont pourtant que sept, huit au plus.

Paris, en dépit de son énorme organisation policière, ne peut se débarrasser de cette lèpre malfaisante, « fleurie », et qui opère en plein soleil, dans les plus beaux quartiers de la ville...

Il y a, en Danemark, une petite ville appelée Horsens, et qui est si heureuse, si heureuse, que pour fêter son bonheur, tous les mercredis, elle fait une kermesse.

Les notables se réunissent, en redingote et en chapeau haute forme ; les notables mettent une chemise à colletette empestée : on va ainsi à l'église, en procession, et l'on remercie Dieu du bonheur qu'il a accordé à la petite ville de Horsens et à ses habitants.

Après quoi l'on déjeune, avec ses amis, de bons vins et de crêpes.

Après quoi l'on joue aux échecs, ce qui est le jeu, sinon national, du moins municipal de l'heureuse petite ville de Horsens.

Après quoi encore l'on goûte, puis l'on danse, puis l'on dîne, puis l'on redanse sous les girandoles de lumières. Puis l'on s'embrasse et l'on se dit : « A dimanche. »

Et, le dimanche, on fait la même chose jusqu'au mercredi, sans préjudice du jeudi qui est le jour des enfants, et du lundi, qui est un jour de neurasthénie.

Le conseil municipal de Horsens vient pourtant de décider qu'il n'y aurait plus de fête le mercredi, cela jusqu'à nouvel ordre ; car la petite ville, l'heureuse petite ville de Horsens vient de s'apercevoir qu'il y a la guerre. Et, par compassion, pudeur ou convenances...

Mieux vaut tard...

L'un des membres les plus distingués d'un très select club féminin de Londres lance une nouvelle, qui provoque quelque émoi. Sans doute par correspondance d'âme et de cœur avec Tommy fumeur de pipes aux tranchées de France — croyez bien que c'est très sérieux — il est annoncé *urbi et orbi* que beaucoup de dames londoniennes, et non des moindres, vont se mettre, sous peu de jours, à fumer la pipe en public. Déjà, beaucoup la fument chez elles. Rien de nouveau d'ailleurs en ceci : notre grand confrère britannique *The Daily Chronicle*, qui publie cette révélation si curieuse, déclare qu'à Londres, et dès le seizième siècle, beaucoup d'élégantes pipaient le *perlot*, comme diraient aujourd'hui, entre deux victoires, no^o poilus de Verdun.

Un acte de vandalisme se prépare à Toulouse contre l'hôtel Dubarry. Il faut sauver ce monument qui, quoi qu'on en dise pour obtenir le libre droit de le mutiler, est une façon de chef-d'œuvre d'architecture dix-huitième siècle.

On en veut faire une annexe d'hôpital. Toulouse ne disposerait pas d'autres locaux qu'il faudrait, quoi qu'il en coûtât, s'incliner devant cette décision. Nos blessés avant tout. Mais ici n'est pas le cas. La place ne manque pas dans la belle cité du Midi et l'affectation spéciale de l'hôtel Dubarry ne s'impose en aucune façon.

Installation d'appareils de chauffage, d'éclairage, d'autres travaux compromettraient sans retour cet édifice charmant et riche de tant d'exquis détails. La Société pour la Défense et l'Illustration de l'art français proteste et crie alarme. Elle a raison.

Le Veilleur.

LE FRONT DE PARIS

La guerre des chauffeurs

La guerre a bien assez duré : il est temps de faire la paix, ou sinon de prendre une décision énergique, à la fin des fins!

Naturellement, il n'est pas ici question de la guerre européenne, dont le général Joffre s'occupe, mais de l'autre guerre inexpiable, celle des chauffeurs de taxis contre le client : de celle-ci, fort heureusement, ma cousine Charlotte fait son affaire, pourvu qu'on la veuille écouter.

On sait comment elle se manifeste, cette terrible guerre, et quelles en sont les rudes péripéties. Contrairement à ce qui se passe sur le front de la Somme où les nuages et la pluie arrêtent tout, l'offensive des chauffeurs de taxis commence à la moindre bruine.

Ce n'est pas qu'ils s'endorment lors du beau temps, comme certains peuples s'engourdissent durant la paix. Au contraire, ils emploient soigneusement les jours aimables et ensoleillés à préparer le terrain, c'est-à-dire à amadouer et tromper l'adversaire — nous entendons par là le client — par une douceur inattendue, une affabilité, une politesse qui sont de nature à égarer tous les soupçons.

Et puis, brusquement, dès que tombent trois gouttes de pluie, c'est l'attaque brusquée contre le client! Tout à coup, on voit les chauffeurs de Paris qui, sans aucun avertissement préalable, prennent leurs figures de guerre. Un mélange affreux d'arrogance, d'ironie, de triomphe et de cruauté se répand sur leurs traits devenus tout à coup repoussants autant que féroces. Ni pour argent, ni pour or, ils n'admettraient alors la moindre promesse avec le client haï, qu'ils couvrent de boue et accablent d'insultes, qu'ils tournent en dérision, repoussent victorieusement loin de leurs portières, traquent sur la chaussée, écrasent et tuent. Rentrés à leurs dépôts après ces furieuses batailles, les chauffeurs pavoisent, et non sans raison, parbleu!

Que le client n'essaye jamais d'appeler un sergent de ville à la rescousse! Le sergent de ville est neutre, et neutre à faire peur : à la plus légère insistance on sent très nettement que le service de paix se trouverait sur le point de mobiliser en faveur des chauffeurs. Rien à faire : c'est ainsi depuis que les taxis ont contribué à la bataille de la Marne.

Ne tentez pas non plus de corrompre un chauffeur, de l'engager par exemple à vous recevoir dans sa voiture, par temps de pluie, au moyen de supplications, de flatteries, ni même en faisant briller à ses yeux l'appât de grosses sommes d'argent, de décorations ou d'intérêts dans une fabrique d'obus : car ils se surveillent jalousement les uns les autres, et si l'un d'eux venait à céder, à trahir, ni lui, ni vous ne sortiriez vivants d'une telle aventure.

Or, ma cousine Charlotte a décidé de mettre un terme à ce terrible conflit qui ravage Paris. La paix entre les chauffeurs et le client, il n'y faut point songer : ce ne serait qu'une paix boiteuse et plâtrée, un mauvais expédient. Non, il ne faut rien attendre que d'une victoire complète : et, dans cette intention, ma cousine recommande la guerre d'usure :

— Que les clients s'unissent et s'entendent, conseille-t-elle. Que toute l'année, par beau ou mauvais temps, ils conviennent une bonne fois de supprimer impitoyablement les pourboires, jusqu'à ce qu'enfin les chauffeurs capitulent, c'est-à-dire qu'ils deviennent abordables, polis, et même complaisants en temps de pluie... Cette tactique ne peut échouer et qu'est-ce qu'on risque à la suivre? D'être injurié? Et après?... Que les chauffeurs fassent grève? Allons donc! il faut bien qu'ils travaillent; et puis, c'est une petite bataille à livrer, voilà tout...

Le plan de Charlotte est admirable.

Maintenant, ai-je besoin d'ajouter que ma cousine, se trouvant fort à son aise, possède une belle auto particulière qui la mène vite et confortablement aux quatre coins de Paris, par les pires déluges et à toute heure du jour ou de la nuit?

Marcel Boulenger.

L'empereur d'Autriche choisira aujourd'hui le successeur du comte Sturgkh

ZURICH, 25 octobre. — On mande de Vienne que jusqu'à présent rien n'a encore été décidé sur la succession du comte Sturgkh. L'empereur a reçu en audience les ministres après l'enterrement. Une décision définitive sera prise aujourd'hui ou demain.

LA SITUATION MILITAIRE

Notre victoire est complète devant Verdun OU TOUTES LES CONTRE-ATTAQUES DE L'ENNEMI SONT REPOUSSÉES

La jonction des forces italiennes et françaises à Kori'tza

Jamais la différence de deux méthodes d'attaque, celle des Allemands et la nôtre, n'a été manifestée avec plus d'éclat que dans la belle journée qui nous a rendu Douaumont. Il n'avait pas fallu moins de cinq mois à nos ennemis pour gagner le terrain que nous leur avons repris en un jour. Rapidité d'autant plus admirable qu'elle n'est pas l'effet d'un élan téméraire, mais au contraire le résultat de la préparation la plus savante, la plus exacte, la plus judicieuse. Les Allemands frappaient à l'aveuglette, et s'y reprenaient à vingt fois avant de trouver le point de moindre résistance et de l'ébranler. Nous ne sommes partis qu'avec la certitude que le but proposé pouvait être atteint : la vaillance de nos soldats a fait le reste. Nous avons su non seulement grouper et maintenir en arrière de nos lignes une artillerie puissante, mais encore en diriger et en régler le tir par des observations ininterrompues. A matériel égal, notre avantage est considérable, en raison de l'habileté de nos pointeurs, de la hardiesse de nos observateurs et de la liaison étroite qui est établie aujourd'hui entre l'artillerie et l'aviation.

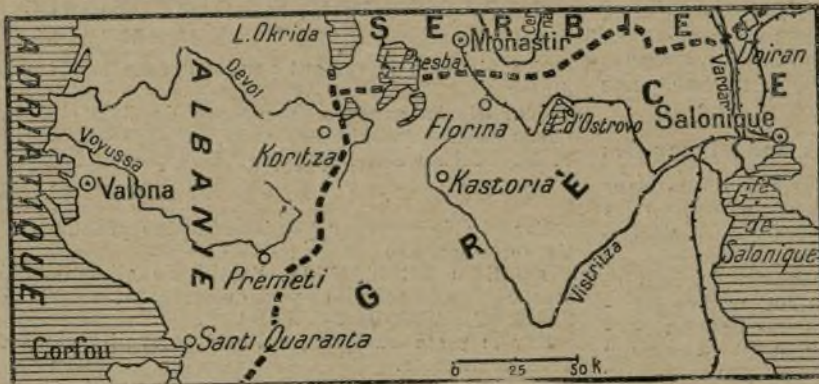
Nous voulions reconstituer, sur la rive droite de la Meuse, notre première ligne de résistance, la seule que l'ennemi eût entamée. Ce résultat a été obtenu. L'ennemi avoue l'échec en ces termes embarrassés : « Au nord-est de Verdun, une attaque française a progressé jus-

fense de Verdun ». Ces réactions ne nous surprendront pas. Sans préjuger de l'avenir, on peut les attendre en toute confiance, car l'Allemagne est aujourd'hui trop engagée sur la Somme et dans les Balkans pour disposer de ressources importantes en hommes ou en matériel, et notre canon de campagne est un instrument sans rival pour écraser une attaque sous ses tirs de barrage.

La preuve est faite aujourd'hui que nous sommes les maîtres de la situation sur notre front. Le succès de nos opérations ne dépend que des moyens que nous possédons pour les conduire : la volonté de l'ennemi n'y peut rien. Ces moyens s'accroissent constamment. La conclusion s'impose.

En Dobroudja, le recul du centre et de l'aile gauche des forces russo-roumaines a entraîné, comme il fallait s'y attendre, celui de l'aile droite, qui a abandonné Cernavoda. La voie ferrée est au pouvoir de l'ennemi depuis le rivage de la mer jusqu'au Danube. Mais d'autres voies de communication restent ouvertes à nos alliés, depuis Hirsovo jusqu'à Reni. En Transylvanie, l'ennemi a fait quelques progrès dans les passes de Vulkan et de Predeal, sans toutefois parvenir à en déboucher.

Une nouvelle grosse de conséquences nous arrive de Macédoine. Des éléments avancés de



qu'aux ruines fumantes du fort de Douaumont. » Deux contre-attaques ont été lancées, au cours de la nuit, sur chacune des deux ailes de notre nouveau front. Elles ont échoué l'une et l'autre. Il est probable que le prince impérial, à qui l'état-major prussien n'a jamais marchandé les renforts, fera d'autres tentatives pour nous reprendre un ouvrage que les bulletins officiels, lors de sa chute, avaient représenté comme « la pierre angulaire de la dé-

l'armée de Salonique sont entrés en liaison, dans la région de Kori'tza, avec les avant-gardes du corps expéditionnaire italien de Vallona. Ce ne sont pour l'instant que des détachements de cavalerie qui sont entrés en liaison, mais cette rencontre signifie que le passage est libre entre Florina et Kori'tza, par Kastoria, d'une part; entre Kori'tza et la côte, de l'autre. La route suivie par les forces italiennes est celle du sud, qui passe par Premeti et bifurque au nord-ouest sur Vallona, au sud sur Santi-Quaranta. Les bandes de comitadjis sont donc tenues en respect dans toute l'Albanie du sud. D'où la sécurité parfaite de notre flanc gauche engagé devant Monastir et la possibilité d'une jonction qui ne manquerait pas de précipiter le cours des opérations en débordant par le nord-ouest le système de défenses que nous attaquons au sud.

Jean Villars.

LES VAINQUEURS DE LA CERNA



LE GÉNÉRAL MICHITCH commandant en chef les contingents serbes, qui vient d'être cité à l'ordre de l'armée alliée de Salonique, et à qui le général Sarraïl a tenu à remettre la croix de guerre.

L'Allemagne met tout en œuvre pour intimider la Norvège

Mais la Norvège reste ferme sur la question des sous-marins

La Norvège est le premier Etat neutre qui refuse d'admettre le point de vue allemand dans la question de la navigation sous-marine. Se rangeant au contraire au principe défendu par les Alliés, la Norvège ne consent pas à accorder le même traitement aux sous-marins qu'aux navires de surface. D'où la grande colère des Allemands, qui avaient fait des fjords norvégiens la base de leurs opérations contre les communications maritimes des puissances occidentales avec la Russie.

Pour se venger, et en même temps pour intimider la Norvège, les Allemands emploient tous les procédés. Ils ont envoyé des zeppelins tout près de Christiania. Au cours des deux dernières journées, ils ont coulé huit bâtiments norvégiens, plus quelques voiliers, et confisqué deux vapeurs, pertes qui s'ajouteront à celles, déjà si sensibles, que la marine norvégienne a subies du fait de la piraterie allemande.

Toutes ces menaces n'ont d'ailleurs pas ébranlé la Norvège. Son gouvernement, qui possède le plus haut sentiment de sa dignité, ne répondra

qu'à son heure à la protestation de l'Allemagne. Où sont les temps où Guillaume II se disait le plus grand ami de la Norvège, passait tous ses étés dans ses fjords et lui faisant cadeau de statues colossales?...

La guerre sous-marine à outrance

STOCKHOLM, 25 octobre. — Dans les journées de dimanche et lundi, les Allemands ont coulé 6 voiliers et 8 vapeurs norvégiens, parmi lesquels le *Raftsund*, chargé de minerai à destination de l'Angleterre; le *Haugesund* et le *Grenhaug*; ce dernier a été incendié par les pirates. Deux autres vapeurs norvégiens, le *Edam* et le *Fjeldi*, ont été capturés.

Les pertes résultant, pour la Norvège, des derniers exploits des sous-marins dépassent six millions de kroners. Au total, 21 navires norvégiens ont été coulés pendant le courant du mois d'octobre. Leur valeur est estimée à plus de 17 millions (kroners).

Suivant le journal norvégien *Norges Handels Og Sæfartstidende*, le vapeur anglais *Yola*, chargé de charbon, a été torpillé par un sous-marin allemand. Le vapeur danois *Guldborg*, chargé de minerai destiné à l'Angleterre, a été également torpillé. Les goélettes danoises *Libra*, *Knut* et *Emil* ont été incendiées par les équipages des pirates.

Un vapeur norvégien rapporte qu'il a été témoin, dans la journée de lundi, d'un combat naval à l'est de Vardoe. (Radio.)

COPENHAGUE, 25 octobre. — On apprend que dans la journée d'aujourd'hui 5 steamers norvégiens ont été coulés par un sous-marin allemand. La valeur totale de ces bâtiments est de 5 millions de kroners. (Radio.)

Le mécontentement va croissant en Norvège

CHRISTIANIA, 25 octobre. — Les journaux du soir publient en première page et en gros caractères de nombreux télégrammes parvenus dans la journée sur la destruction simultanée de sept nouveaux navires norvégiens savoir : cinq vapeurs et deux voiliers, et sur la capture de deux autres navires par les forces allemandes, de sorte que d'un seul coup les assurances norvégiennes contre les risques de guerre subissent une perte totale de 3.750.000 couronnes.

Les navires chargés de bois sont incendiés

LONDRES, 25 octobre. — On signale que dans leur campagne sous-marine contre la Norvège les Allemands ont recours à un nouveau procédé pour la destruction des navires marchands, en particulier de ceux qui sont chargés de bois et qu'ils avaient trouvés difficiles à couler. Les sous-marins allemands incendient ces navires. La barque norvégienne *Athenien* rapporte que dimanche dernier elle vit détruire ainsi quatre bateaux norvégiens par un sous-marin allemand; elle réussit à s'échapper et se réfugia à Egersund.

EN GRÈCE

Un incident caractéristique à Athènes

ATHÈNES, 25 octobre. — Par un communiqué, le gouvernement grec a déclaré qu'il appliquera, à partir d'aujourd'hui, la loi pénale contre les publications injurieuses, railleuses, diffamatoires qui visent l'Entente et ses représentants.

En faisant contre mauvaise fortune bonne figure, les feuilles germanophiles applaudissent à cette mesure, surtout dans l'espoir qu'elle sera appliquée contre les journaux vénizélistes attaquant le *statu quo*.

Nouvelles adhésions vénizélistes

ATHÈNES, 25 octobre. — M. Volonaki, secrétaire général du ministère de l'Instruction publique, a rejoint M. Venizelos; au ministère des Affaires étrangères, de nombreux fonctionnaires suivent M. Politis.

ATHÈNES, 25 octobre. — On mande de Cosani que tout le district de Lapsista a adhéré au mouvement national.

Le nombre des officiers qui se sont joints au parti national est aujourd'hui de 613, sur un total de 3.500.

Les officiers français chargés du contrôle de la police ont installé différents postes à Athènes, au Pirée et dans les environs.

Constantin n'aura pas le prix Nobel

GENÈVE, 25 octobre. — Le secrétaire du comité Nobel dément la nouvelle selon laquelle le prix Nobel de la paix serait attribué d'abord à Constantin, puis au pape, puis à la Suisse. Il avance qu'aucun de ces noms n'a été retenu.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Mercredi 25 Octobre (815^e jour de la guerre)

15 HEURES.

AU NORD DE VERDUN, les Allemands ont lancé deux contre-attaques sur les ailes de notre nouveau front. L'une, dirigée hier dans la soirée sur les CARRIÈRES D'HAUDROMONT a été repoussée. L'autre, prononcée vers 5 heures ce matin, contre la BATTERIE DE DAMLOUP, a également échoué.

Tout le terrain conquis a été intégralement maintenu.

Le nettoyage du FORT DE DOUAUMONT a été achevé pendant la nuit. Le commandant du fort, qui se trouvait dans les souterrains, a été fait prisonnier.

Canonnade intermittente sur le reste du front.

23 HEURES.

AU NORD DE VERDUN, l'ennemi a déclenché successivement trois contre-attaques SUR LA REGION HAUDROMONT-DOUAUMONT. Aucune de ces tentatives n'a réussi et notre front a été intégralement maintenu. A L'EST DU BOIS FUMIN ET AU NORD DU CHENOIS nous avons continué à progresser au cours de la journée. Le chiffre des prisonniers valides actuellement dénombrés dépasse 4.500.

Aucun événement important à signaler sur le reste du front.

LA GUERRE AERIENNE

Dans la journée du 23 octobre, de 11 heures à 13 heures, 11 avions de bombardement anglais, accompagnés de 5 avions de protection, ont bombardé les hauts fourneaux d'Hagondange, sur lesquels ils ont jeté 1.300 kilos de projectiles. A la suite de cette expédition, il s'est produit plusieurs incendies.

Les aviateurs ont pu constater que le bombardement effectué la nuit précédente au même endroit par les avions français avait donné de bons résultats, l'objectif paraissant très abîmé.

Les communiqués britanniques

10 HEURES 55.

Il a plu très fortement pendant toute la journée d'hier.

L'artillerie ennemie a montré de l'activité au cours de la nuit AU NORD-EST DE COURCELETTE et LE LONG DE LA ROUTE POZIERES-BAPAUME.

21 HEURES 30.

Il a plu de nouveau pendant la plus grande partie de la journée.

AU SUD DE L'ANCRE, l'artillerie allemande a montré de l'activité particulièrement VERS LE SERS ET EAUCOURT-L'ABBAYE.

Sur le reste du front, activité intermittente des deux artilleries.

Communiqué de l'armée d'Orient

Canonnade intermittente sur l'ensemble du front. Aucune action d'infanterie, sauf au centre; des contre-attaques allemandes DANS LA ZONE DE MAKUCOVO ont été brisées par nos feux.

Deux avions ennemis ont été contraints d'atterrir avec des avaries à la suite de combats avec nos pilotes.

DANS LA REGION KORITZA-PREMELI (Albanie du sud), la cavalerie de l'armée de Salonique s'est mise en liaison avec la cavalerie du détachement italien de Valona.

Les Serbes n'emploient pas de balles dum-dum

(COMMUNIQUÉ OFFICIEL SERBE DU 23 OCTOBRE)

Combats habituels sur tout le front. Nous avons fait prisonniers un aspirant et 80 soldats bulgares et capturé une mitrailleuse.

L'*Echo de Bulgarie* a publié des correspondances d'un certain d'Iliov, du front de Florina, dans lesquelles on prétend que l'armée serbe emploie des balles dum-dum. Nous démentons de la façon la plus catégorique cette assertion. Pas une seule cartouche de dum-dum n'a été tirée par les troupes serbes, qui ne possèdent pas d'ailleurs de telles cartouches dans leur armement. Au contraire, il a été établi avec certitude que les troupes bulgares ont en plusieurs occasions employé contre nos troupes des balles explosives.

Cette constatation est confirmée par des photographies prises sur nos soldats blessés.

Le livre d'or du mensonge

GENÈVE, 25 octobre. — On mande de Vienne que le ministère des Affaires étrangères publie aujourd'hui un *Livre Rouge* sur les prétendues violations du droit des gens qui auraient été commises par les Etats en guerre avec l'Autriche.

Propos d'un inconnu

LE MORAL APRÈS DEUX ANS DE GUERRE

Je vais vous raconter une histoire, une histoire de guerre.

Dans la Somme. Un régiment de tirailleurs part à l'assaut. Les compagnies marchent alignées sous le drapeau, qui est au centre. Quelques abeilles... Pas trop de mal. Les sifflements se font plus rares. On prend un léger pas de course. Les officiers sont en avant, les serre-files sont à leurs places. Une vraie parade. Les abeilles recommencent... Les tirailleurs en ont vu et entendu d'autres! On ne se frappe pas pour si peu.

Un capitaine, la canne à la main, la pipe à la bouche, se retourne de temps à autre : « Au pas! et toujours alignés », dit-il simplement. C'est un superbe type d'officier français : crâne comme un étendard, il ferait marcher n'importe qui, parce qu'il marche le premier. Ses tirailleurs, l'œil fixé sur lui, paraissent fascinés par son calme. Seulement, les abeilles reprennent encore... Voilà les fils de fer barbelés qui ont été mis à mal par l'artillerie... Ils ne sont tout de même pas faciles à franchir... mais les tanks y vont bien; il n'y a pas de raison pour que les tirailleurs n'y aillent pas non plus. On s'y dépêche comme on peut.

Le capitaine crie : « J'ai dit qu'il faut rester alignés! » Alors on fait attention...

On aperçoit un petit bois. C'est là que crépite la mitrailleuse boche. Un coup de clairon. C'est le signal pour courir. On s'élance. Les balles sifflent doucement et longuement. Mais les enfants des solitudes africaines gardent l'expression pleine de fatalisme de leurs vieux aïeux. Ceux qui tombent, qu'Allah les reçoive dans son paradis; l'ordre est d'avancer bien alignés, ils avancent en courant, au rythme léchant du clairon.

Mais soudain, le capitaine a chancelé! Il fait quelques pas encore, puis tombe à genoux, puis reste étendu. Un cri rauque. Sa compagnie se précipite en hurlant vers le blockhaus d'où est parti le coup meurtrier. Coups de crosses, coups de pointes, coups de talons; en cinq secs le blockhaus est pris.

Alors, un tirailleur, ayant obéi à tous les ordres, et considérant qu'il lui reste un autre devoir à accomplir, va vers le corps inanimé de son officier. Sa mitrailleuse a été traversée de deux balles; il vomit le sang à pleine bouche, son visage est couleur de cire; le tirailleur le charge sur son dos.

Il y a derrière la ligne conquise un terrible tir de barrage qui labouré la terre. Qu'advient-il de ces deux hommes? A la grâce de Dieu! C'était écrit, s'il faut tomber. Cependant, comme le capitaine est lourd, et que l'Arbi est maigre, il faut bien se reposer... Alors, pour que la terre soulevée par les obus ne souille pas le corps de son chef, le tirailleur enlève sa capote, et à chaque soulèvement du sol, il fait un rideau... comme au théâtre!... Ça fait rire, cette idée... mais il faut repartir. « As-ti soif, capitaine? » Pas de réponse. C'est qu'il a soif. Vite, ce qui reste dans le bidon... Entre les dents serrées, ça passera bien tout de même.

Il faut se reposer encore. Alors, ça recommence. Le rideau de théâtre... et il pleut du feu, du souffre, comme en enfer. Et il n'y a personne. La plaine est déserte. Le poste de secours est encore loin. Ce tir de barrage est bien entêté.

« Ti être lourd, capitaine. » Et le colosse, tout à coup réveillé de son évanouissement, ordonne à l'homme de le laisser, d'aller s'abriter; mais l'autre répond :

« Ti être drôle, capitaine. » Tout de même, l'effort est quelquefois récompensé. Un petit chemin creux, soudain, une rivière, un calme relatif, une tente avec la croix rouge, c'est le poste de secours.

On s'empresse autour du blessé. Il est couché sur une civière... c'est l'espoir de la vie qui reprend.

Alors, le tirailleur, montrant ses dents, mais riant jaune, dit : « Toi, partir maintenant... toi bien tranquille... mais moi, plus ti voir... Moi vouloir l'embrasser, capitaine. »

Puis il repartit, à travers le tir de barrage, à bas pour le blockhaus, avec ses camarades.

Le capitaine, quand il raconte cette histoire, tousse un petit peu. La gorge lui gratte.

L'Inconnu.

Le recrutement en Angleterre

LONDRES, 25 octobre. — Le gouvernement a annoncé à la Chambre des lords que le War Office avait pris une importante mesure au sujet des hommes aptes à faire campagne qui se trouvent dans l'industrie. On pourvoira à leur remplacement dans tous les districts anglais aussi bien urbains que ruraux.

Le comte Crawford, ministre du Commerce, a déclaré que le War Office avait des listes comprenant plusieurs centaines de mille hommes qui ne sont pas encore en service actif.

La séance publique des cinq Académies

Courage et prévoyance

Le très beau discours que M. Paul Deschanel a prononcé hier à l'Institut touche quelques-unes des grandes questions de la politique européenne, de celles qui sont vitales pour la nation française. M. Deschanel a parfaitement mis en lumière ce qui aura été une des grandes caractéristiques de la France jusqu'au 4 août 1914 : un peuple doué de toutes les vertus, de tous les talents, de toutes les ressources et qui, pourtant, se méconnaissait lui-même autant qu'il méconnaissait ses voisins. Toutes nos surprises, heureuses et malheureuses, sont venues de là.

Ignorance de la France, ignorance de l'Allemagne. Il restera prodigieux que, jusqu'au jour de l'irréparable, les Français aient nourri tant d'illusions sur leur ennemi de toujours, celui qui, vingt fois au cours des siècles, a envahi notre pays. M. Deschanel a mis le doigt sur la plaie, il a montré l'origine du mal lorsqu'il a rappelé qu'avant la guerre chacun travaillait dans sa sphère, dans sa spécialité, sans communication avec les classes ni avec les mondes voisins. Il n'y a pas plus de cloisons entre les castes de l'Inde qu'il n'y en avait chez nous entre militaires, hommes politiques et intellectuels. En sorte que les travaux et l'activité des uns restaient ignorés et comme perdus pour les autres.



M. DESCHANEL
arrivant à l'Institut

M. Paul Deschanel a parlé de la collaboration qui est pratiquée en Allemagne entre l'état-major et les universités : il aurait pu ajouter le gouvernement, l'administration, l'industrie. C'est ainsi que l'expérience de tous est mise en commun. « Savoir, pour prévoir, afin de pourvoir », a dit un de nos plus grands esprits. Et M. Deschanel a eu raison de choisir l'Institut, rendez-vous de toutes les élites françaises, pour avertir les Français que les imprévoyances dont ils ont eu à souffrir sont venues en grande partie d'une mauvaise organisation de leur travail intellectuel et scientifique, qui tenait elle-même à la dispersion de la société française.

Plus qu'aucun peuple au monde nous avons des hommes éminents dans toutes les spécialités. Seulement, ils ne se rencontraient pas, ils ne se concertaient pas. Et c'est justement ce régime des spécialités étanches qui nous a exposés à la grande surprise : la guerre.

Qu'est-ce qui a le plus manqué aux Français jusqu'au 4 août 1914 ? De prévoir, de s'organiser, d'avoir confiance en eux-mêmes ? Peut-être. Mais surtout de ne pas assez profiter de leurs dons et de leurs supériorités. Nos inventions, ce sont les autres qui les exploitent, c'est souvent l'ennemi. Nos idées, nous les laissons dormir jusqu'au jour où nous découvrons qu'elles étaient justes et prophétiques. M. Deschanel a rappelé hier, sous la coupole, que beaucoup de penseurs français, de philosophes, d'hommes d'état, avaient vu clair dans l'avenir, annoncé le grand duel des Germains et des Slaves dans lequel la France devait fatalement se trouver impliquée. Bien plus, il a pu rappeler à bon droit que lui-même, il y a seize ans, avait prédit que le sort de l'Europe se jouerait bientôt encore une fois sur les champs de bataille de l'Orient, que l'on se battrait pour le Rhin sur les bords du Danube. Est-ce que nous en avons vu plus tôt la nécessité de venir au secours des Serbes ? Est-ce que tant de lucidité nous a assez servis ?...

« Puisse la prévoyance de notre peuple égaler son courage », a dit en concluant M. Paul Deschanel. Toutes les prévoyances, nos élites les

auront eues. Il s'agit qu'elles ne soient plus perdues pour le courage du peuple.

...Et puisqu'il aura été au nombre des prophètes, M. Deschanel avait le droit de dire ces vérités. Elles ont remporté hier, à l'Institut, un éclatant succès. Elles trouveront dans le pays un juste retentissement.

Jacques Bainville.

LA SÉANCE

La séance publique annuelle des cinq Académies a eu lieu, hier après-midi, au milieu d'une affluence élégante que la présence de la délégation des intellectuels espagnols et l'annonce d'un important discours de M. Paul Deschanel avaient rendue plus nombreuse encore.

En face du bureau, les membres de la mission espagnole, MM. le duc d'Albe, Bilbao, peintre, directeur de l'école des beaux-arts de Séville; Blay, de l'Académie des beaux-arts, président honoraire de l'Académie des peintres et sculpteurs; Ocan, de l'Ecole des beaux-arts de Séville; Blay, de l'Académie des sciences; Menendez Pidal, de l'Académie espagnole et de l'Académie d'histoire; Octavio Picon, de l'Académie espagnole; Azana, secrétaire général de l'Ateneo de Madrid; Castro, professeur de l'Université, occupaient des places réservées, et M. Henri Joly, qui présidait, tint à rendre surtout un suprême hommage à la mémoire des membres de l'Institut morts durant l'année. La liste est longue et douloureuse, où on lit les noms de M. Paul Hervieu « justement célébré comme un de ceux qui ont le mieux réussi à faire vivre et surtout à faire souffrir devant nous des êtres attachés l'un à l'autre par des liens dont la rupture même est aussi douloureuse que n'en serait le resserrement » ; de M. Francis Charmes « qui pouvait trouver des drames et aussi quelquefois de la comédie dans la politique de tout pays où rien ne lui échappait » ; de M. Faguet, « qui excellait à juger tous les événements en littérature, en art, en politique et en religion » ; de M. de Ségur, « au talent exquis » ; de M. Michel Bréal, en qui « l'Académie honorait particulièrement l'étude des langues » ; de M. Noël Valois « déchiffreur aussi de vieux langage » ; de M. Barth, « qui nous transportait dans les religions antiques et toujours vivantes de l'Inde » ; de M. Maspéro, « qui sut si bien ressusciter les religions définitivement mortes de l'Egypte » ; de M. Bouchard, qui « représentait la médecine scientifique » ; de M. Zeiller, « qui retrouvait dans la nuit noire des houillères tout un monde dont la vie fragile s'est épanouie » ; de M. Paulin, savant architecte, restaurateur des Thermes de Dioclétien ; de M. Collin, dont la peinture a embelli l'Opéra-Comique, l'Hôtel de Ville, la Sorbonne ; de M. Delbos, historien par excellence et juge véridique des grands systèmes de philosophie ; de M. Duhem, un des derniers élus, écrivain d'une histoire des sciences.

Après la lecture du rapport sur le prix Volnay, accordé à la Société de Linguistique de Paris et à M. Henri Gaden, pour son étude sur le *poular*, dialecte peuhl, le comte Paul Durrieu, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, a donné une intéressante monographie de Perrette Baudouche, dont la famille était « une des plus illustres du pays messin par les emplois qu'elle occupa, par son ancienneté et son immense fortune ».

Enlevée à la fleur de l'âge, indique le comte Durrieu, la quasi-homonyme de l'héroïne du roman de M. Barrès n'aurait fait que passer sur la terre si une bonne fortune ne nous avait fait parvenir d'elle son livre d'heures.

Un volume qui éveille un tel souvenir ne peut rester indifférent à ceux qui ont le culte de notre bienheureuse Jeanne la Pucelle. Il suggère aussi une autre pensée. Par son contenu, ce manuscrit est un livre de lecture en français, et c'est un habitant de Metz, né dans le quatorzième siècle, qui en a choisi et fait transcrire le texte pour son agrément personnel, en apportant ensuite le livre à Metz où il est resté pendant plusieurs générations dans la famille Baudouche. Nous avons donc là une nouvelle attestation de cette vérité, d'ailleurs maintes fois démontrée et qui ne saurait être mise en discussion, que, en pays messin, l'idiome vulgaire, dès une date très ancienne du moyen âge, ce fut toujours notre langue nationale française.

M. L.-E. Bertin, ancien chef du service technique des constructions navales, a parlé ensuite de la guerre navale.

Au nom de l'Académie des Beaux-Arts, M. Homolle a tâché d'entrevoir l'influence des événements de la guerre sur la sculpture. Evoquant les statues de l'Hellade, il pense que l'on attendra de nos sculpteurs plus que ne firent les Grecs au lendemain des guerres médiques : « C'est de la France elle-même qu'ils devront créer l'image idéale et vraie, présente et éternelle. »

M. Paul Deschanel a pris la parole au nom de l'Académie française. Son discours, qu'il intitula « Nos devoirs », prononcé en fin de séance, appa-

rut comme une patriotique et fervente conclusion :

Les Germains nous ont envahis plus de vingt fois, cinq fois depuis la Révolution, dit-il. De là, pour nous, des devoirs essentiels, commandements de la patrie : rester unis ; mieux connaître l'Allemagne ; faire mieux connaître la France ; ne plus oublier ; prévoir.

Les nécessités, M. Paul Deschanel les a successivement et fortement définies :

Ecoutez la voix des tranchées et des tombes, conseille-t-il d'abord : ce qui vient de là, c'est un cri d'amour. Jamais la famille française n'a été plus une. Les Français suivaient des chemins différents, ils se sont rejoints au sommet. Même dévouement, même idéal. Les héros qui affrontent la mort savent qu'avant de s'éteindre, leur vie, flamme brève, en allume une autre, immortelle. Et l'ennemi ne comprend pas que ce qui nous déchirait est ce qui nous unit : la passion du droit.

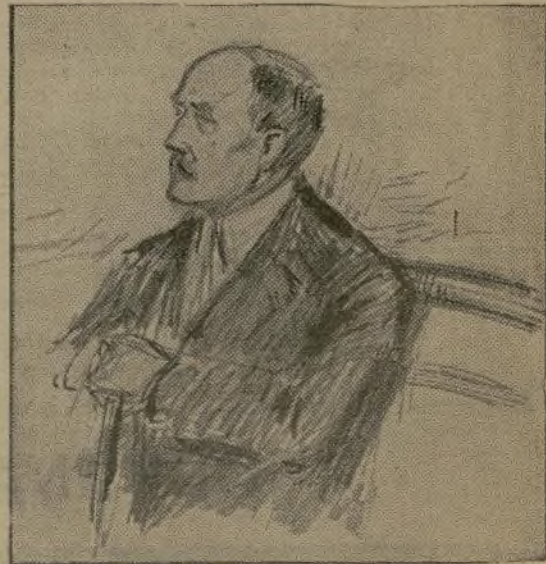
Et M. Deschanel de tracer, après une évocation de la France du passé, le devoir de l'avenir :

Je ne sais si cette expression : « lutte des classes » répond encore à l'intention de ceux qui l'employaient, depuis qu'en 1914 pas une voix ne s'est élevée en Allemagne contre l'invasion de la Belgique et de la France ; mais jamais on ne vit plus clairement la grandeur de la pauvreté, les devoirs de la richesse et que les âmes ne se mesurent pas à la condition. Il y a ce qu'on possède et il y a ce qu'on veut, et ces deux biens composent le patrimoine d'un peuple. Les petites croix blanches qui, de la Marne à la Seille et de la mer aux Vosges, marquent nos champs de bataille, sont de terribles maîtresses d'égalité ; puissent-elles rapprocher les vivants !

L'Allemagne contemporaine prétend à la supériorité dans la science ? Nous n'avons rien à lui envier en mathématiques, en astronomie, en physique. Pour revendiquer nos titres, nous devons faire une arme de l'Institut. Nous devons mobiliser toutes nos forces dans cette lutte de deux esprits, dont l'un prétend dominer ou absorber les consciences nationales, et l'autre assurer le libre épanouissement des divers génies, pour qui la civilisation est l'œuvre collective des grands et des petits peuples.

Mais il faut rester fort.

Pour nous Français, conclut M. Deschanel, la protection de la frontière est l'affaire capitale. Tant que les ar-



LE DUC D'ALBE
écoutant le discours de M. Deschanel

mées allemandes seront à quelques journées de marche de Paris, comme elles l'ont été pendant quarante-trois ans, le monde ne sera pas tranquille. Chaque fois que le vautour dont l'ombre n'a cessé d'obscurcir la France enfonce ses griffes dans notre chair, mêmes cris, mêmes imprécations et mêmes serments ! Hélas ! Quelques années après, les fils ne sentent plus la douleur des pères : le passé devient trop lointain !

Chaque année, l'Allemagne célèbre la fête de Sedan. Je demande que la France célèbre la mémorable journée du 4 août 1914, où fut scellé l'accord de tous ses enfants, et les rencontres immortelles de la Marne et de Verdun. La cathédrale de Reims, de ses bras sanglants, maudit à jamais le crime ! L'oubli serait une trahison.

Quand M. Deschanel cessa de parler, l'ombre, depuis longtemps, s'étendait au revers des vitres, mais les applaudissements étaient si nombreux, si éclatants, qu'il semblait que tout l'Institut était animé par une lumineuse foi...

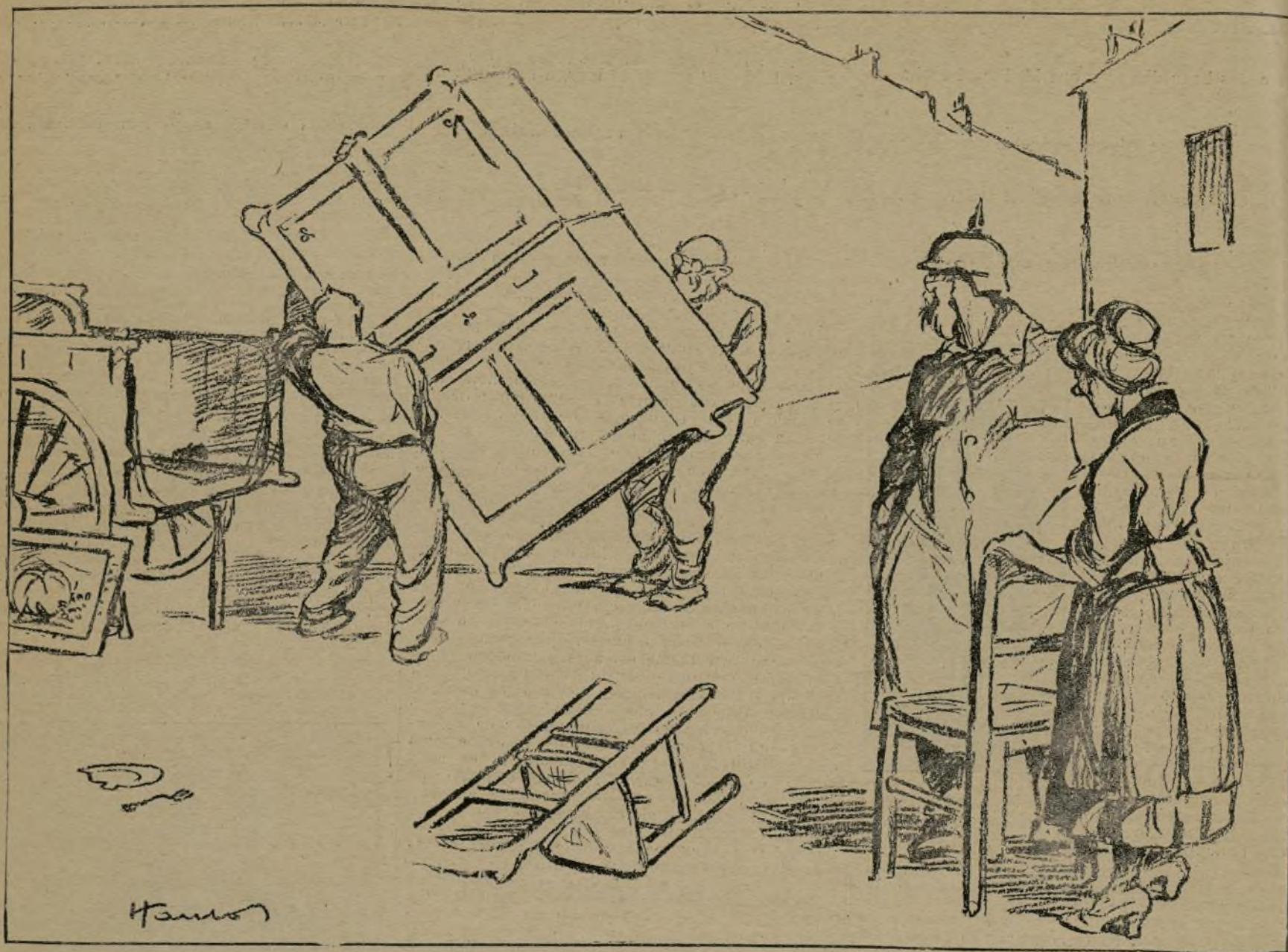
Jules Bernex.

LE "TIP" remplace le Beurre
CHEZ TOUS MARCHANDS de BEURRE et COMEST. (1/45 le 1/2 kg.)

Bouteilles vides à Champagne
achetées à bon prix, par la Maison
CHAMPAGNE MERCIER
EPERNAY

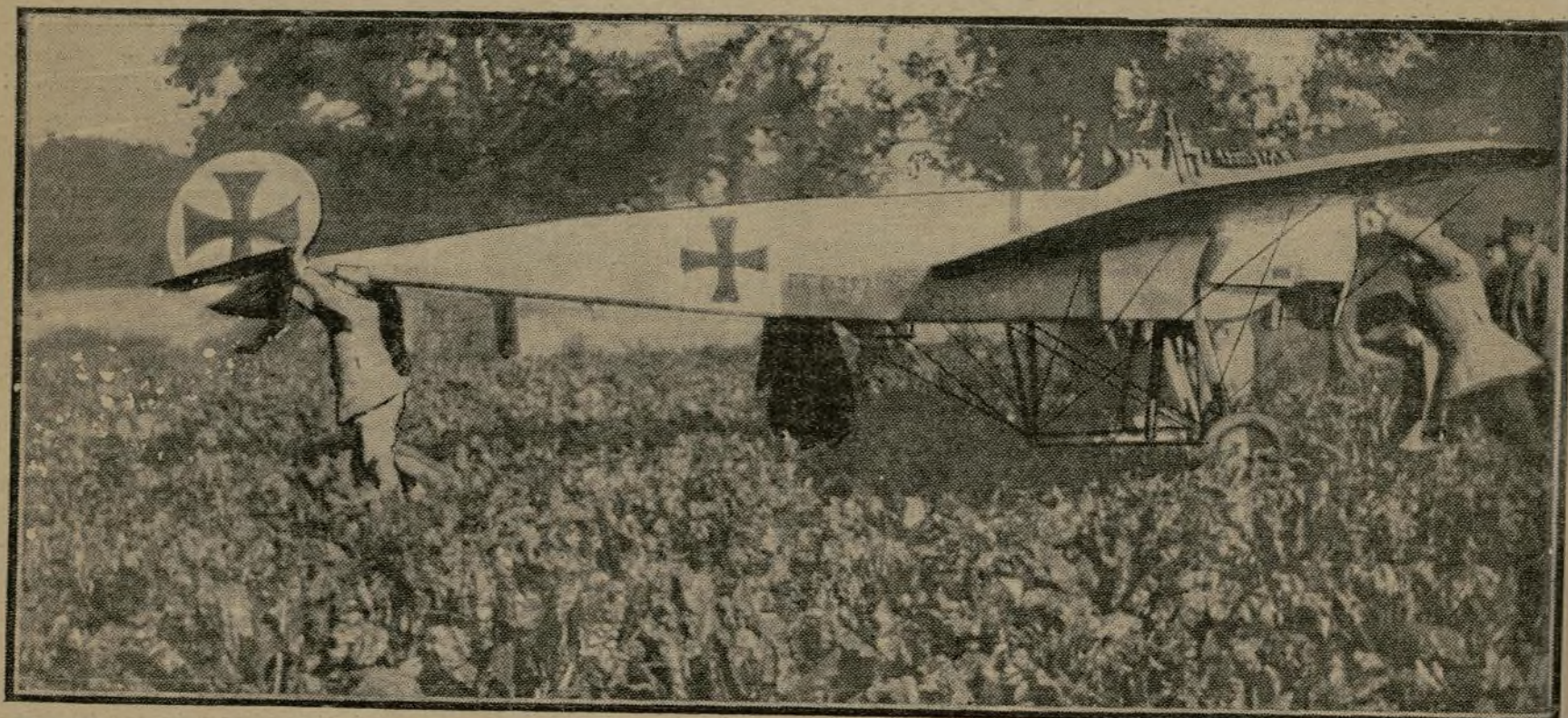
OBESITÉ
LIN-TARIN
CONSTIPATION

LES MEUBLES INUTILES, par HAUTOT



— Mais, c'est votre salle à manger !
— Oui, nous la vendons... Elle nous servait si peu !!!

ORIGINALE CAPTURE D'UN FOKKER



Le vendredi 20 octobre, au groupe des divisions d'entraînement d'aviation, un « fokker » vient se poser sur le sol. Derrière lui atterrit un appareil français. Que s'était-il produit ? Le lieutenant Lafon avait poursuivi dans les airs, et bien que non armé, l'avion ennemi, et, le tournant adroitement, l'avait poussé jusqu'au Plessis-Belleville, en le contraignant à descendre à terre.

DERNIÈRE HEURE

L'effort allemand contre la Roumanie

Nos alliés opposent, en Transylvanie, une résistance opiniâtre

En Dobroudja, ils évacuent Cernavoda, et se replient vers le nord

Le communiqué roumain

BUGAREST, 25 octobre. — **FRONT NORD ET NORD-OUEST.** — A Thulghes, Bicz et dans la vallée du Trotus, situation inchangée.

Dans la vallée de l'Uzul, le combat continue; nous avons avancé vers l'ouest et avons fait 3 officiers et 108 soldats prisonniers.

A Oituz, l'ennemi a été repoussé au-delà de la frontière; nous avons fait 159 prisonniers.

Dans la vallée de Buzeu, à Tabla-Butzi, Bratocea et Predeal, situation inchangée.

Combats dans la localité de Predeal.

Dans la région de Dragoslavele, combats violents. Nous avons repoussé les attaques ennemies.

A l'est de l'olt, nous continuons à repousser l'ennemi vers le nord.

A l'ouest de l'olt, actions sans importance.

A l'ouest du Jiul, nous avons cédé un peu de terrain dans la région de la passe de Vulcain.

A Orsova, duel d'artillerie.

FRONT SUD. — Rien de nouveau tout le long du Danube.

Dans la Dobroudja, nous nous sommes repliés au nord de Cernavoda.

[Une dépêche de source allemande annonce l'occupation par l'ennemi de Cernavoda.]

Les approvisionnements de Constanza auraient été jetés à la mer

BUGAREST, 25 octobre. — D'après les derniers renseignements, les Roumains avaient pris leurs dispositions pour que l'ennemi ne trouvât dans Constanza ni huile, ni blés.

D'énormes quantités de pétrole auraient été jetées à la mer. (Information.)

L'aide des Alliés à la Roumanie

LONDRES, 25 octobre. — M. Lloyd George, en réponse à une question, a déclaré que le gouvernement britannique et ses alliés agissaient d'accord en vue d'assister la Roumanie. Il ne convient pas, dit-il, de donner les détails de cette question.

Un succès italien sur le Carso

ROME, 25 octobre. — Commandement suprême. L'activité de l'artillerie a été, hier encore, gênée par le mauvais temps.

Elle a été toutefois intense sur le front de Giulio, où nous avons bombardé les centres de ravitaillement ennemis de Duino, Brestodiza et Comeno.

Sur le Carso, par un bond qui a surpris l'ennemi, notre infanterie a rectifié, en avançant, plusieurs points de notre front.

La mission économique française en Italie

ROME, 25 octobre. — La municipalité de Rome a offert une réception à la délégation française qui est partie ensuite pour Naples, d'où elle s'embarquera pour Palerme et Catane.

Au cours de ses entretiens avec les industriels italiens, la mission a pu exprimer ses desiderata particuliers et donner des indications au sujet de la meilleure manière de multiplier les rapports économiques entre les deux pays.

Communiqué de l'emprunt

Au fur et à mesure que se rapproche la clôture de l'émission, une même progression très régulière se manifeste dans les versements d'or pour la Défense nationale et dans les souscriptions à l'emprunt toujours plus importantes.

Tous les intermédiaires chargés de recevoir les souscriptions sont unanimes à constater le grand nombre des souscripteurs : à l'heure présente, à la seule Banque de France, le chiffre des souscripteurs est supérieur à celui de l'an passé. Par cette manifestation, l'épargne montre sa confiance inébranlable et sa volonté parfaitement réfléchie d'apporter sa contribution à la Défense nationale.

Le communiqué russe

PÉTROGRAD, 25 octobre (Communiqué du grand état-major). — **FRONT OCCIDENTAL.** — Au sud de Dorna-Watra, nos avant-gardes ont délogé l'ennemi de quelques hauteurs en faisant des prisonniers et en prenant deux mitrailleuses.

FRONT DU CAUCASE. — Toutes les tentatives d'attaques turques contre nos troupes à l'ouest de Gunisch-Khané ont été repoussées par notre feu.

FRONT DE ROUMANIE. — L'ennemi a attaqué les troupes roumaines sur le front Nord-Est, près de Predeal, à 18 kilomètres au sud de Kronstadt, dans la vallée de Tiroluloui, près de Kimpolung, dans la vallée de Jiul et les a forcés à reculer un peu.

FRONT DE DOBROUDJA. — Les attaques ennemies continuent sur tout le front. Les troupes roumaines et les nôtres reculent vers le nord en combattant; elles ont abandonné la ligne Cernavoda-Lac Tasawlu.

L'activité russe dans les Carpathes

GENÈVE, 25 octobre. — On mande du grand quartier général allemand à la Gazette de Francfort que, malgré la neige qui, à une altitude de 1.500 mètres, atteint jusqu'à un mètre d'épaisseur et les violentes tempêtes de neige, les Russes déploient dans les Carpathes une grande activité. Dans les régions de Smotrec, de Stakji et de Ludowa, ainsi que dans celle de Kirlibaba, de vifs combats d'artillerie se déroulent. Les Russes prennent sous leur feu les lignes de communication vers le front. L'activité des patrouilles est également plus grande que de coutume.

Deux zeppelins auraient été abattus par les Russes

PÉTROGRAD, 25 octobre. — Des réfugiés de Bukhoun rapportent que les autorités militaires allemandes offrent une récompense de 2.500 francs à ceux qui découvriraient les restes de deux zeppelins abattus par l'artillerie russe près du lac Altanz.

LE KAISER CHEZ LE CHANCELIER

BERNE, 25 octobre. — Selon les Dernières Nouvelles de Munich, l'empereur Guillaume se serait rendu à Berlin, lundi matin, au palais du chancelier, où il prit connaissance d'un long rapport de M. de Bethmann-Hollweg.

Le prince de Bülow retourne à sa villégiature

ZURICH, 25 octobre. — Les Dernières Nouvelles de Munich apprennent que le prince de Bülow va se rendre prochainement à Lugano (Suisse), où il compte faire un long séjour.

Pas de médiation suédoise

AMSTERDAM, 25 octobre. — Selon la Gazette de Cologne, le ministre des Affaires étrangères de Suède aurait déclaré au correspondant du Pester Lloyd qu'une médiation en faveur de la paix faite par la Suède ou une autre nation neutre n'aurait qu'une valeur illusoire; c'est aux belligérants et à leurs hommes d'Etat de faire la paix entre eux.

TROUBLES A SAINT-DOMINGUE

NEW-YORK, 25 octobre. — Une dépêche de Saint-Domingue annonce que des soldats de la marine américaine ont tenté d'arrêter le général Ramon Battista. Le général fut tué au cours de la lutte qu'il soutint contre ses agresseurs, ainsi que les capitaines américains Low et Attwood.

On signale que ces désordres ont fait d'autres victimes au sujet desquelles les détails manquent : un lieutenant aurait été blessé. Jusqu'ici il n'est pas arrivé de nouvelles officielles à ce sujet à Washington et l'incident est considéré comme un simple conflit entre des soldats de marine et des émeutiers isolés. On n'avait constaté, en effet, jusqu'à ce jour, aucun signe d'hostilité des partis en présence qui eût pu faire prévoir des manifestations d'opinion d'une telle importance. (Radio.)

Ce que Verdun représente aux yeux des Allemands

C'est, disent-ils "la porte de sortie de la France contre l'Allemagne" -- et ils croyaient l'avoir cadennassée!

GENÈVE, 25 octobre. — Les journaux allemands arrivés à Genève ne parlent pas encore de la grande journée de Verdun. En revanche, par une coïncidence qui ne manque pas d'ironie, le grand état-major commence dans tous les journaux un long récit intitulé : « Les combats devant Verdun. »

Après avoir relaté brièvement les batailles livrées dans ce secteur en 1914 et 1915, il expose les raisons qui ont poussé le commandement allemand à entreprendre la grande offensive de février 1916 contre la forteresse meusienne.

« Verdun, dit-il, au cas d'une offensive des Alliés, aurait été une menace contre le centre de notre front occidental et aurait facilité la reprise du bassin minier de Briey, qui nous est si précieux et aurait menacé par suite la forteresse de Metz, dont la prise permettrait la conquête des régions industrielles et minières de la Lorraine allemande, nous arrachant ainsi la partie la plus vitale de notre industrie de guerre.

« En un mot, Verdun formait, tant au point de vue stratégique qu'économique, une incomparable base d'opérations. En outre, sa large ceinture de forts en faisait la tête de pont principale de la ligne de la Meuse. C'était la porte de sortie de la France contre l'Allemagne moyenne.

« Le but de l'offensive du printemps 1916 a été l'abord de cadennasser cette porte du côté allemand pour pouvoir dans la suite des opérations de guerre l'enfoncer un jour du côté de la France. »

La lecture de ce mirifique exposé tombant en même temps que la publication du communiqué français de la journée du 24 octobre, servira admirablement à montrer au public allemand que, non seulement cette porte n'a jamais été enfoncée du côté de la France, mais qu'après avoir été partiellement fermée du côté allemand pendant cinq mois, elle vient de se rouvrir toute grande plus menaçante que jamais.

LÉGION D'HONNEUR

Sont inscrits au tableau spécial de la Légion d'honneur pour le grade de commandeur :

MM. Olleris (Marie), général de brigade, commandant une brigade d'infanterie; Rauscher (Emile), général de brigade, commandant une brigade d'infanterie; Bonfait (Henri), général de brigade, commandant p. i. une division d'infanterie; Rémond (Alfred), général de brigade, commandant une brigade d'infanterie; Vuillemin (Alfred), colonel commandant une brigade d'infanterie; Mienville (Vincent), colonel commandant le 139^e régiment d'infanterie.

Cavalerie. — Sabry de Monpoly (Roger), général de brigade commandant une brigade de cuirassiers.

Artillerie. — Senlis (Eugène), général de brigade du cadre de réserve, directeur des étapes et services d'une armée; Bro (Marie), général de brigade commandant p. i. une division coloniale.

Génie. — De Villelles (Joseph), colonel de réserve, directeur du génie des étapes d'une armée.

Troupes coloniales

Artillerie. — Lizé (Marie), général de brigade commandant l'artillerie d'une armée.

Les vainqueurs de Bouchavesnes

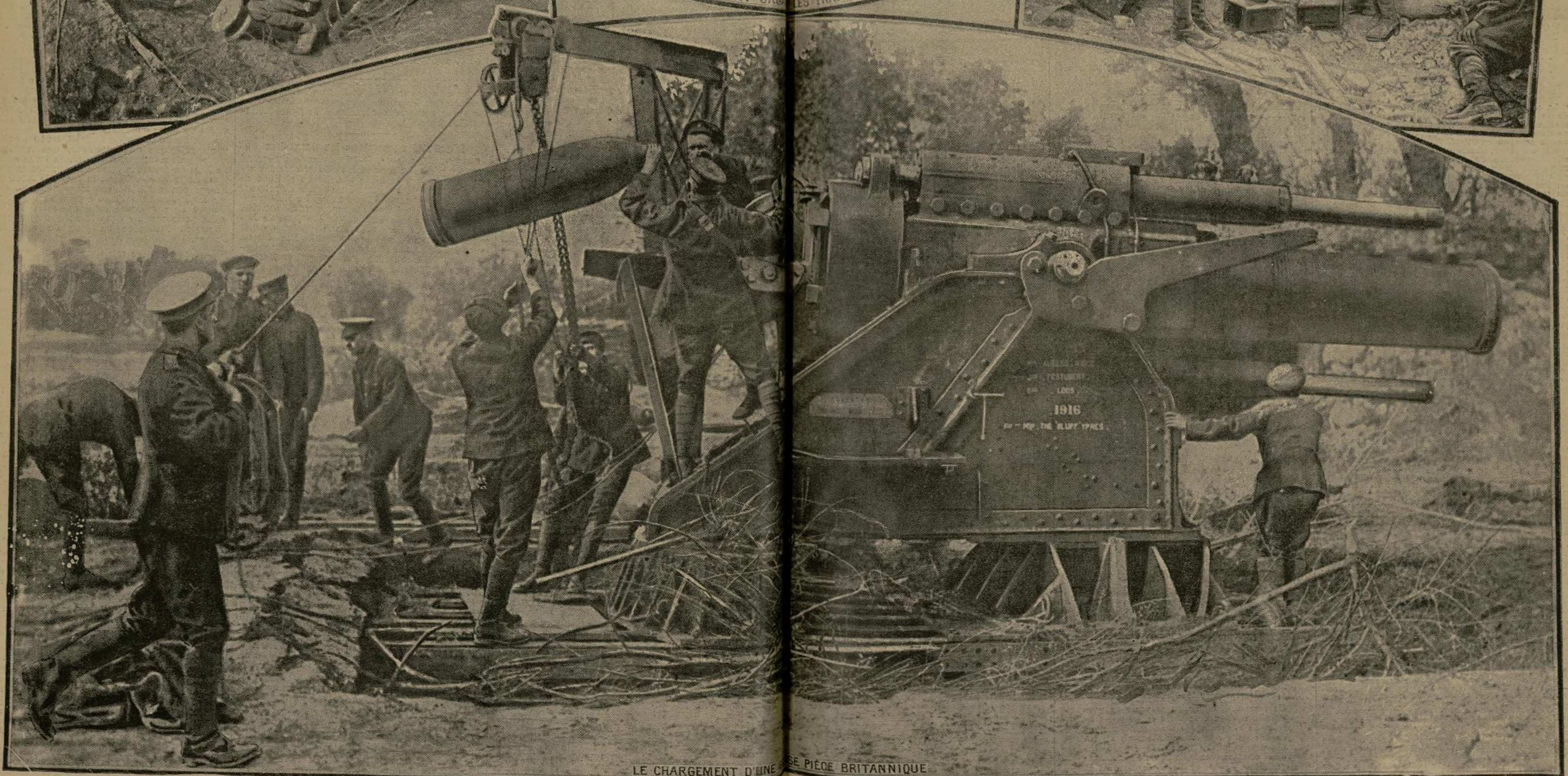
Dans la dernière promotion dans l'ordre de la Légion d'honneur, figure comme officier :

Messimy, Adolphe-Marie, colonel breveté de réserve, à T. T., commandant une brigade de chasseurs :

« A montré, à la tête d'une brigade de chasseurs à pied, les plus solides qualités de commandement. S'est distingué tout particulièrement pendant les journées des 4 et 12 septembre 1916, en enlevant avec sa brigade tous les objectifs qui lui étaient assignés; a remarquablement exploité son succès en dépassant ses objectifs et en s'emparant de haute lutte d'un village fortement organisé. » (Croix de guerre).

M. Messimy est le député de l'Ain, ancien ministre de la Guerre.

Dans les lignes britanniques. --- L'arole est de plus en plus au canon



La pluie a considérablement entravé les opérations sur le front de la Somme et a imposé à nos alliés britanniques, comme aux troupes françaises, une période d'accalmie, tout au moins en ce qui concerne l'action de l'infanterie. Cependant, et malgré les entraves que l'on doit attendre de la mauvaise saison, l'artillerie n'apporte aucune trêve au martèlement régulier des lignes

ennemies et profite au contraire des conditions atmosphériques pour accentuer une œuvre de destruction à laquelle l'ennemi peut d'autant moins remédier que le temps est défavorable. Nul doute que les magnifiques événements de Verdun n'inspirent bientôt aux canons anglais des paroles plus éloquentes encore, et que ne nous parvienne bientôt quelque brillante nouvelle sur ce front.

A LA CHAMBRE

Une prime à la culture du blé

La Chambre a tenu hier une séance exceptionnelle pour la discussion d'une proposition de loi ayant pour objet l'attribution aux producteurs d'une prime de 3 francs par quintal de blé récolté en France en 1917.

On sait que le blé est actuellement soumis à la taxation. Son prix est actuellement fixé à 33 francs chez le producteur, ce qui a permis d'éviter, dans les villes, l'augmentation du prix du pain. Mais, étant données les difficultés qu'éprouve l'agriculture par le fait de la hausse du prix des engrais et la pénurie de main-d'œuvre, MM. Henri Cosnier et Patureau-Baronnet, représentants des régions agricoles, ont proposé d'encourager la culture du blé par cette prime, tout en maintenant la taxation. Et le gouvernement et la commission d'agriculture se sont ralliés à cette solution qui entraînera, a-t-on dit, une dépense nouvelle de 250 millions.

Après une longue discussion, au cours de laquelle sont intervenus nombre de représentants des régions intéressées et aussi M. Méline, ministre de l'Agriculture, la Chambre a voté hier le passage aux articles. Elle continuera samedi. Aujourd'hui, dommages de guerre.

Nouvelles parlementaires

Le contrôle parlementaire

La commission des affaires extérieures a décidé hier de se joindre aux commissions de l'armée et de la marine pour entendre lecture des rapports des délégués parlementaires qui viennent de procéder à une enquête sur la situation en Orient.

Elle a entendu, d'autre part, un rapport de M. Moutet sur l'application du décret du 17 septembre sur la réquisition de la main-d'œuvre indigène en Algérie, puis la première partie d'un autre rapport du député du Rhône demandant qu'il soit statué d'abord et par un texte spécial sur les réformes touchant aux indigènes algériens.

Le recensement et la revision de la classe 1918

Dans sa séance du 24 octobre 1916, la Chambre avait décidé d'inscrire en tête de l'ordre du jour du 27 octobre le projet de loi relatif au recensement et à la revision de la classe 1918.

Or, étant donné qu'à l'ordre du jour de la même séance figure également la suite de la discussion des interpellations sur la meilleure utilisation des effectifs, M. Vincent Auriol et trente-cinq de ses collègues, usant de la faculté que leur donne le règlement, viennent de demander au président de la Chambre de retirer de l'ordre du jour de la séance du 27 la discussion du projet relatif à la classe 1918.

Faits divers

PARIS

Une péniche fait naufrage. — La péniche *Courageuse*, chargée de 300 tonnes de charbon, descendait la Seine, hier matin, vers 7 heures, quand, soudain, elle heurta une pile du pont de l'Alma. Elle coula en moins d'une demi-heure, mais les pompiers et les agents de la brigade fluviale eurent le temps de sauver le matériel et le mobilier.

Aucun accident de personnes ne fut à déplorer.

DÉPARTEMENTS

Accident mortel. — Blois (Dép. part.). — Mme Roy, âgée de trente-neuf ans, cultivatrice, demeurant à Villeporcher, conduisait deux chevaux attelés à une charrette américaine, lorsqu'un faux pas la projeta sous une roue. La malheureuse eut la tête broyée.

Un mari assassin. — Tulle. — A Aurias, la femme Vidal a été trouvée morte dans son lit. Une enquête, rapidement menée par la gendarmerie, a démontré que cette femme avait été assassinée par son mari, Paul Vidal, métayer à Aurias.

Le meurtrier a été écroué à la prison de Tulle.

DANS LA MARINE

Envoi gratuit par les marins mobilisés d'un paquet postal. — En vertu des dispositions de la loi du 23 juin 1915 (décret du 24 juin 1916), tous les mobilisés auront le droit, pendant le mois de novembre prochain, à l'envoi gratuit d'un paquet postal de 1 kilogramme pour la réexpédition de linge et de sous-vêtements à leur famille ou à leur correspondant. Les paquets expédiés par les marins embarqués sur les bâtiments de l'armée navale devront être mis en sacs clos ne contenant que ces colis et adressés au bureau naval à Marseille, avec l'étiquette suivante : *Marseille naval. Paquets gratuits.*

Commandement à la mer. — Le capitaine de f. gate Herr est nommé au commandement du croiseur de 1^{re} classe *Jurien-de-la-Gravière*.

LEÇONS Rue de Rivoli, 53, PARIS PIGIER
Commerce, Comptabilité, Sténographie, Langues, etc.

TRIBUNAUX

Le gouvernement roumain devant la première chambre

Président de la commission de ravitaillement en France, le colonel Rudeanu passait, le 4 juin 1915, un marché avec M. Roselli Rosnovand, ancien député roumain. Celui-ci, aux termes du contrat, devait livrer, à des dates déterminées, 50.000 kilos d'acide picrique. A son tour, M. Rosnovand passait un même marché avec M. Lanzy. Le gouvernement roumain déposa, en garantie du contrat, une caution de 280.000 francs, et, de leur côté, MM. Rosnovand et Lanzy déposèrent chacun 56.000 francs.

La livraison n'ayant point été effectuée, le gouvernement roumain, par l'organe de M. André Hesse, demandait, hier, à la première chambre du tribunal la reprise de sa caution et, à titre de dommages-intérêts pour non exécution du contrat, les 56.000 francs déposés par M. Rosnovand. Celui-ci réclamait à son tour à M. Lanzy la caution de 56.000 francs et 100.000 francs de dommages-intérêts pour non livraison de l'acide picrique. Jugement à quinzaine.

Vol de viande aux abattoirs militaires

Marcel Leblanc, caporal à la 2^{de} section de C. O. A., étant chargé de la distribution de la viande, aux abattoirs militaires de Vitry-Châtillon, détournait les plus beaux morceaux. Son père, établi boucher, 22, rue de Boulainvilliers, se chargeait de vendre la viande volée.

Hier, le père et le fils comparaissaient devant le premier conseil de guerre, assistés de M. Georges Desbons. Le caporal Leblanc a été condamné à deux ans de prison, et son père à un an avec sursis et 500 francs d'amende.

Où il est encore question

du docteur Lombard

Bernard Proney, se disant architecte, ne vivait en réalité que d'escroqueries, ainsi qu'en témoigne son casier judiciaire orné de onze condamnations.

En juin 1915, Proney avait offert à M. Bernardeau, boulanger à Courbevoie, en congé de convalescence à la suite d'une maladie d'yeux contractée au front par l'émission de gaz asphyxiants, de le faire réformer, alors que celui-ci venait d'être hospitalisé à Villemin.

L'escroc se vantait d'être au mieux avec le docteur Lombard, de si fâcheuse notoriété, et qui se trouvait être à ce moment le médecin-chef de Villemin.

La dixième chambre correctionnelle l'a condamné, hier, à trois ans de prison et 100 francs d'amende.

Un déserteur en conseil de guerre

M. Boudy, fabricant de fleurs artificielles, rue Sainte-Appoline, avait été mobilisé, en août 1914, au 40^e territorial, à Orléans. Le 29 décembre, il était envoyé au parc automobile du 13^e d'artillerie, à Vincennes.

Ne trouvant pas le père où il était affecté, M. Boudy rentra chez lui, et il reprit la suite de ses affaires.

Devant le deuxième conseil de guerre, M. Boudy répondait, hier, du délit de désertion. Il a été condamné à deux ans d'emprisonnement.



"Hardi, Bismarck... me voilà!"

Pour le Roi de Prusse!

Nous commençons dimanche la publication de *POUR LE ROI DE PRUSSE*, le grand roman de Georges Maldague, écrit spécialement pour les lecteurs d'Excelsior.

Ce roman, dont l'action se passe en pays envahi, soulèvera de vives curiosités. Une suite de circonstances sur lesquelles nous devons garder le silence a permis au romancier populaire de savoir des aujourd'hui certains détails de la vie de nos compatriotes de la vieille Ardenne. Et il nous les raconte en des pages des plus émouvantes.

Tout le monde voudra lire "POUR LE ROI DE PRUSSE"

BLOC=NOTES

LA JOURNÉE

Fête à souhaiter aujourd'hui jeudi : Saint Évariste; demain, Saint Vincent.

— 2 heures : Conférence de l'Union Française, association pour l'expansion morale et matérielle de la France (grand amphithéâtre de la Sorbonne).

— 3 heures : Séance à la Chambre des députés et au Sénat.

DEUILS

Morts pour la France :

Vicomte ROLAND PAULLE D'IVOY DE LA FOYE, capitaine en 4^e chasseurs d'Afrique. — ALEXANDRE VÉZIN, capitaine mitrailleur au 25^e chasseurs à pied, ancien avocat à la cour d'appel, son frère PIERRE VÉZIN sous-lieutenant au même bataillon, chef de bureau à la Préfecture de la Seine. — JOSEPH GROUT DE BEAUFORT, lieutenant au 33^e d'artillerie, ingénieur des Arts et Manufactures. — MAURICE GROUT DE BEAUFORT, sous-lieutenant au 27^e dragons, mort en captivité. — ANDRÉ GROUT DE BEAUFORT, sous-lieutenant au 26^e chasseurs à pied, tous trois frères. — GEORGES DE GOUVELLO DE KERIAVAL, sous-lieutenant au 9^e d'infanterie. — MARCEL BROCHERON, sous-lieutenant au 22^e colonial. — ALBERT NICOLEAU, sous-lieutenant au 3^e d'infanterie, secrétaire de la rédaction de l'Express de l'Ouest. — HENRI GUILMET, sous-lieutenant au 174^e d'infanterie. — MARCEL GATIER, sergent-major au 4^e d'infanterie. — MARCEL PERGELIN, du 76^e d'infanterie.

— A Alger ont été célébrées les obsèques du caïd Abd-Kader, dernier des fils de l'émir célèbre. Le défunt, lieutenant de cavalerie en retraite, chevalier de la Légion d'honneur, avait offert, au début de la guerre, ses services à la France.

Nous apprenons la mort :

De Mme Paul Le Grand, née de Saint-Amand, décédée à Neuilly-sur-Seine, dans sa quatre-vingt-sixième année, mère de notre collaborateur Georges Le Grand, auquel nous adressons nos condoléances sympathiques.

De lady Romer, décédée à soixante-douze ans, fille de M. Lemon, éditeur du *Punch*.

De M. Coiffard, conseiller à la cour d'appel d'Angers, décédé à soixante-deux ans.

Pour les naissances, mariages, nécrologies, s'adresser à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière, Paris. Téléphone Central 52-44 — 9 à 6 h. Tarif spécial pour nos abonnés.

Les académiciens espagnols à Paris

Hier matin, les membres de l'Institut d'Espagne ont été reçus au centre d'études franco-hispaniques de l'Université, association dont le président est M. Martineche et le secrétaire général M. Ibanez de Ibero.

La bienvenue leur a été souhaitée par M. Alfred Croiset, doyen de la Faculté des Lettres.

M. Menéndez Pidal a répondu à M. Martineche, faisant écho à ce centre d'études de son organisation unique, et se réjouissant des influences qu'il a dans les deux pays voisins.

Hier soir, les intellectuels d'Espagne, après avoir assisté à la séance solennelle de l'Académie, étaient les hôtes des membres de l'Institut qui avaient organisé un dîner en leur honneur.

2^e EMPRUNT DE LA DÉFENSE NATIONALE

RENTE 5 0/0

On souscrit sans frais chez tous les NOTAIRES de Paris et du département de la Seine.

Deuxième Emprunt de la Défense Nationale

HATEZ-VOUS

Vous n'avez plus que quatre jours pour souscrire

L'émission sera close le dimanche 29 octobre!

Il dépend de vous de prendre part à la victoire et d'abrèger la durée de la guerre! En un jour l'armée de Verdun vient de reprendre à l'ennemi le territoire qu'il avait mis cinq mois à conquérir. Suivez l'exemple de ses soldats héroïques.

Mais, pour vaincre, il faut :

Des armées solides!

Des munitions abondantes!

Un Trésor de guerre inépuisable!

Ceux qui ne combattent pas, ceux qui ne sont pas mobilisés dans les usines de guerre, n'ont d'autre moyen de servir leur patrie que de souscrire à l'Emprunt de la Défense nationale!

Hâtez-vous de souscrire!

Vous affirmerez votre confiance dans les destinées du pays!

Vous accroîtrez la vigueur de nos offensives!

Vous assurerez votre fortune contre tous les risques!

La souscription à l'Emprunt de la Défense nationale sera close le dimanche 29 octobre.

Hâtez-vous de souscrire!

LES PILULES PINK
TUENT L'ANÉMIE

LES CONTES D'EXCELSIOR

Les Flanchards

XVII

DÉSILLUSION

Chez les Montbard.
Monsieur Montbard fait les cent pas dans le salon. Madame Montbard regarde, l'air angoissé, Notre fils Edgar, qui s'apprête à partir.

M^{me} MONTBARD. — Tu as bien tout ce qu'il te faut ?...

NOTRE FILS EDGAR. — Oui, M^{man}...

M^{me} MONTBARD. — Tu as de l'argent ?... Ton portefeuille ?...

NOTRE FILS EDGAR (impatience). — Mais oui, M^{man}...

M^{me} MONTBARD (anxieuse). — Pourvu que tu réussisses, mon Dieu !...

NOTRE FILS EDGAR (avec aplomb). — Pourquoi ne réussirais-je pas ?...

M. MONTBARD. — Parce que, comme tu n'as jamais voulu travailler, comme tu t'es toujours refusé à apprendre ce qu'apprennent les autres jeunes gens...

NOTRE FILS EDGAR hausse dédaigneusement les épaules. — Il est probable qu'il en sera de cet examen comme il en a été du baccalauréat, où tu n'as pu ni répondre un mot, ni écrire une ligne...

NOTRE FILS EDGAR. — Depuis ce temps, j'ai en vain essayé de le faire...

M^{me} MONTBARD. — Prends garde de te mettre en retard, mon Edgar... Et, après la composition, reviens tout de suite nous rassurer...

NOTRE FILS EDGAR. — Je vous rapporterai mon brouillon...

M^{me} MONTBARD (avec admiration). — Comment, en deux heures... car on n'a que deux heures, paraît-il, tu auras le temps de faire un brouillon ?...

NOTRE FILS EDGAR. — Que oui !... Ma composition sera pas longue...

M. MONTBARD. — Comment peux-tu savoir que ta composition ne sera pas longue, puisque tu en ignores le sujet ?...

NOTRE FILS EDGAR (distant et important). — Quel soit le sujet, je condenserai... Il faut toujours être bref... D'ailleurs, je suis tranquille, j'ai le piston de Madame Treille... (Il s'en va.)

M. MONTBARD (après un silence). — Je commence à voir que notre fils est un imbécile !...

M^{me} MONTBARD (impétueusement). — Ça n'est pas vrai !... Je ne te permets pas de dire ça !...

M. MONTBARD. — Allons donc !... Malheureusement, c'est trop tard que nous y voyons clair... Si nous avions eu la moindre idée de la réalité, nous n'aurions pas lancé ce garçon dans cette aventure d'examen... C'est-à-dire que c'est fou !...

M^{me} MONTBARD. — Il paraît que la composition d'histoire est toujours très facile...

M. MONTBARD. — Elles sont toutes faciles, je t'en prie... mais c'est de l'histoire, et de la géographie, et de la littérature... et de la géométrie !... Vois-tu Edgar composant en géométrie ?... Il ne sait même pas ce que c'est à proprement parler... Et son orthographe !... Ça va être une honte !...

M^{me} MONTBARD (agitée). — On ne saura pas que c'est lui !...

M. MONTBARD. — Je te demande pardon... Grâce au piston de Madame Treille... pour parler comme Edgar... il y a beaucoup de gens qui sauront ce qu'ils feraient relativement ignoré... Allons !... je vais au cercle... Et toi ?... Qu'est-ce que tu vas faire pendant ce temps-là ?...

M^{me} MONTBARD (douloureusement). — Rien... Où veux-tu que j'aille ?...

M. MONTBARD. — Autrefois, tu serais allée à Saint-Roch... (Il s'en va.)

Trois heures plus tard.

M. MONTBARD (il entre en coup de vent). — Edgar n'est pas revenu ?...

M^{me} MONTBARD (le nez écrasé contre le carreau). — Pas encore... Mais voici un taxi qui s'arrête... C'est lui !... Dieu ! que c'est long ?...

Notre fils Edgar entre avec nonchalance.

M^{me} MONTBARD (angoissée). — Eh bien ?...

NOTRE FILS EDGAR (il jette sur la table un petit papier plié en quatre). — Eh bien, voilà le brouillon de ma composition !...

M^{me} MONTBARD (elle déplie le papier en tremblant). — Quel est le sujet ?...

NOTRE FILS EDGAR (négligemment). — La guerre d'Italie de 1859, ses causes et ses résultats...

M. MONTBARD (saisi). — Et tu as su...

NOTRE FILS EDGAR (avec aplomb). — Des tas de choses... Tout ça m'est revenu bribes par bribes...

M. MONTBARD (il s'assoit derrière sa femme). — Je suis curieux de voir ça...

NOTRE FILS EDGAR. — Je ne dis pas que je serai le premier, mais enfin, ça a pas mal marché...

Monsieur et Madame Montbard lisent, consternés.

« La guerre de 1859, commencée sous Louis XVIII, » finit sous Napoléon III. Elle fut de courte durée, » et ne dura que quelques semaines. Elle se déclara » dans une entrevue que Cabour — un grand mi- » nistre italien — eût avec Napoléon III aux bords » de mer de Plombières, dans les Vosges. Il y fut » entendu aussi que Napoléon épouserait Clotilde, » fille de Charles Humbert.

« Depuis 1848, les Italiens voulaient faire la réunion » de l'Italie, mais ils n'y étaient pas parvenus par per- » suasion. Et malgré les vaillants efforts de Charles » Humbert, les choses en restaient toujours au même » endroit.

« La Guerre fut très dur. Marie Antoinette elle- » même prit le commandement de l'armée Autri- » chienne qui fut d'abord victorieuse à Sadova. Elle » avait sous ses ordres le Grand général Bénédict. » C'est ce qu'on nomma la Dramatique Sanxion.

« Mais heureusement la France avait alors à notre » tête le brave Général Boulanger.

« La difficulté c'est que le Pape voulait conquérir » des états qui ne lui appartenaient pas. Ils appartenaient à » Charles Humbert et à son frère Victor-Emanuel.

« Il avait à sa tête, comme général, le célèbre Gari- » baldi, mais il ne disposait pas d'une quantité de » troupe suffisante. Alors il implora l'appui de la » France qui eut la faiblesse de lui accorder.

« De son côté, le grand ministre autrichien Mé- » terlink s'était toujours opposé aussi à la réunion » de l'Italie. Ils combattait avec ardeur Orsini, qu'il » connaissait pour être le bras droit en même temps » que l'homme de paille de l'empereur Napoléon III » qui était comme on sait d'origine italienne.

« Méterlink dirigea la campagne avec astuce en lais- » sant avancer les Italiens en feignant de reculer, » jusqu'au jour où, déployant son armée en éventail, » il les encercla et réussit en trois jours à leur re- » prendre le terrain qu'il avait mis trois ans pour » conquérir.

« Cependant l'Angleterre alliée de Charles Humbert » se décidait à montrer une armée pour combattre » la Russie qui était, en dessous, avec l'Autriche. Ils » envoyèrent leur flotte dans la mer noire, qui tra- » versa les dardanelles Turques, bombardant les » principales capitales de la Russie, et vint enfin met- » tre le siège devant Sébastopol. Là, Canrobert et » Mac Mahon se distinguèrent surtout. Sur terre la pre- » mière bataille se donna à Magenta. Les Italiens » et les Français furent victorieux, mais ils ne pu- » rent pas profiter de la victoire, parce que les pertes » étaient trop considérables de tous les côtés, et qu'on » manquait d'unité dans le commandement. La » deuxième affaire eut lieu à Solferino, où les troupes » se rencontrèrent sans s'en douter. Néanmoins un » combat sanglant n'en eut pas moins lieu. Les » zouaves Pontificaux s'y distinguèrent spécialement, en » allant à l'assaut de la Tour Malakof, tandis que » le Maréchal Mac Mahon prenait, d'assaut aussi, » la Tour de Nèle.

« La Campagne d'Italie fut très active. Elle com- » mença par un froid intense. Malgré cela il y » eut un mauvais passage. Celui de la Bérésina » qui est d'ailleurs célèbre. Les résultats en fu- » rent déplorables. Elle se termina par la perte de » la Savoie et de la Côte d'Azur, qui plus tard fut » reprise par la Révolution Française, commandée » par Carnot, Kléber, Austerlitz, Dugué-Trouère, » d'Aureilles de Paladine et autre généraux très » connus.

« Néanmoins, cette guerre meurtrière, n'ayant pas » fourni ce qu'on en attendait, Napoléon III conseilla » aux Italiens de s'allier à Bismark. Ce qu'ils firent » en répondant à l'Empereur, qui leur offrait, quand » même et en plus, son concours :

« Italia farra dassé. »

Stupéur.

NOTRE FILS EDGAR. — Vous voyez que je m'en » suis tout de même pas trop mal tiré ?...

M^{me} MONTBARD (anéantie). — ...

M. MONTBARD (exaspéré). — Comment ?... tu ne » vois même pas que tu n'as écrit que des insanités et » des inexactitudes, Bougre d'âne !...

NOTRE FILS EDGAR (très digne). — Oh !... pas de » gros mots !... Tu es d'ailleurs à côté avec tes inexac- » titudes... Faudra voir à avancer ta montre... C'est le » vieux jeu... Il n'y a plus que les parents pour s'at- » tacher au mot à mot de l'histoire... à présent, le sens » suffit...

M. ET M^{me} MONTBARD. — !... !... !...

Gyp.

Petite gazette de la Comédie

La Course du Flambeau

Quinze ans après sa création au Vaudeville, le 17 avril 1901, *La Course du Flambeau* s'installe définitivement à la Comédie-Française où sa place est marquée à côté des chefs-d'œuvre classiques et modernes, car elle est une véritable « pièce de musée ». Une chose nous frappe d'abord lorsqu'on la compare aux autres productions de Paul Hervieu ; à l'encontre des *Tenailles*, de la *Loi de l'Homme*, du *Dédale*, où l'auteur a mis sur la scène l'étude, la discussion, la critique de certaines lois sociales, dans *La Course du Flambeau* c'est une loi de nature dont les conséquences implacables nous sont exposées avec une logique inévitabile et une impressionnante sobriété.

La comparaison de l'interprétation du Vaudeville et de celle de la Comédie rehausse encore la valeur de l'œuvre. Mme Réjane fut admirable dans Sabine Revel ; Mme Bartet ne lui est pas inférieure ; le personnage est présenté sous des aspects différents, le fond du caractère, de l'âme même de Sabine n'est point du tout altéré. La pièce se trouve seulement reclassée dans un autre milieu.

Tandis que Mme Réjane exprimait sans ménagements, au premier acte, l'ardente attirance qui la poussait vers Stangy, puis toutes les phases de l'amour maternel exalté jusqu'à la passion, jusqu'à l'crime, Mme Bartet enveloppe, habille, en quelque sorte, les sentiments qu'elle traduit ; on les devine, on les sent palpiter, se débattre dans l'âme de la comédienne avec la même intensité ; ils nous apparaissent contenus dans leur expression par une espèce de décence morale. C'est la même femme, la même mère, mais elle n'est pas du même monde, et l'empreinte que l'existence sociale laisse chez tous les êtres humains a discipliné inconsciemment jusqu'à la plus terrible explosion de sa douleur. Avec Mme Pierson, nous éprouvons la même impression : tandis que la créatrice de Mme Fontenais, Mme Daynes-Grassot, laissait voir une âpreté de paysanne ou de petite commerçante dans la défense de ses écus, de ses valeurs, Mme Pierson révèle la même ténacité, sous un extérieur plus aimable, presque souriant. Transportez maintenant la *Course du Flambeau* dans un milieu ouvrier, l'idée fondamentale de l'œuvre n'en subirait pas la plus légère atteinte.

L'ensemble de l'interprétation de la *Course du Flambeau* est remarquable ; à une réserve près, Grand, H. Mayer, Le Roy, sont excellents — je vous dirai pourquoi dans de prochaines notes ; les petits rôles ont trouvé de pittoresques acteurs parmi lesquels je cite Denis d'Inès, à peine entrevu, et Mme S. Devoyod, fort plaisante dans une moderne Béatrice mariée et mère de famille.

L'erreur de distribution a été commise à l'égard du rôle de Marie-Jeanne. Mlle Bovy est charmante au premier acte, en très jeune fille... Quatre ans après, elle reste une fillette et ses chagrins ne sont plus que des caprices d'enfant. Dans la grande scène du dernier acte, où il faudrait nous montrer la jeune femme emportée vers son mari dans une sublime élan de passion fervente, Mlle Bovy est mûre, mignonne, et plus agressive que violemment émue. Ces remarques ne s'adressent ni à la composition, ni au talent de Mlle Bovy qui, dans ce rôle, fait preuve d'une vive intelligence : elle pense juste, l'exécution est faussée par l'insuffisance des moyens physiques. Pour Marie-Jeanne, il eût fallu la Piérat de *L'autre danger* et de *Notre jeunesse*.

La mise en scène de Raphaël Duflos est d'un goût et d'un tact exquis.

Emile Mas.

DISPARITION SANS DOULEUR DES DUVETS SUPERFLUS

Les duvets superflus au-dessus des lèvres et sur le menton, affliction des femmes qu'ils défigurent, peuvent rapidement disparaître et sans aucune souffrance, en quelques minutes, par l'usage de la sulthine préparée, produit qui tiennent tous les bons pharmaciens. Si le vôtre n'en possède pas, il peut facilement le préparer lui-même en mélangeant 15 grammes de sulthine concentrée avec 9 gr. 1/2 d'oxyde de zinc et 3 gr. 1/2 de racines d'iris en poudre. Pour s'en servir, avec un peu de poudre faire une pâte sur une assiette en ajoutant quelques gouttes d'eau, prendre une étroite lame de couteau et au bout de quelques minutes enlever la pâte avec le dos de la lame ; si vous voulez en faire l'expérience, vos amis les plus intimes ne sauront jamais que vous souffrez de cette affliction désagréable.

CINZANO
VERMOUTH

Les pages de Madame

CAUSERIE FÉMININE

PRÉSENTATION

Il me souvient d'être allée, avant la guerre, rendre visite à M. André de Fouquières, qui passait alors pour l'arbitre de toutes les élégances et venait de faire paraître un livre sur la politesse.

Me montrant sur son bureau un volumineux courrier, il me dit :

« Voici les lettres que me valent journalièrement mon livre et les articles que je publie dans les journaux au sujet des belles manières. J'ai pu ainsi me rendre compte que ce sujet intéresse même le peuple, qui ne pêche trop souvent contre les usages que parce qu'il les ignore. Mais mes correspondants sont, je dois le reconnaître, surtout des correspondantes, et c'est un indice excellent. Car les belles manières d'autrefois se perdraient moins si les femmes ne dédaignaient pas de relever, à l'occasion, un manque d'égards. »

« Mais bien des femmes, des femmes sportives surtout, qui vivent avec les hommes sur un pied de très libre camaraderie, se mettent très au-dessus des mille subtilités de la politesse. Et c'est leur tort, ces subtilités étant la grâce, le charme extérieurs de la vie. »

Mais il n'y a pas au monde que les mondaines et les femmes qui ont le temps de faire du sport intensif. Il y a, — et depuis la guerre le nombre en



augmente sans cesse, — il y a les femmes qui travaillent dans les postes, dans les journaux, dans les institutions, dans les banques, etc., etc.

« Croyez-vous, ai-je demandé à M. de Fouquières, que celles-là soient bien placées pour se plaindre d'un manque d'égards ? Et, à votre avis, comment sied-il de les traiter ? »

« Ah ! me répondit mon interlocuteur, précisément parce qu'elles travaillent, ces femmes mériteraient d'être entourées des plus sincères égards. Cependant un directeur, un patron, s'il ne voit en elles que des employées, des salariées, peut les traiter comme telles sans passer pour un homme mal élevé. Mais qu'une circonstance fortuite réunisse, en dehors de leurs travaux, ce patron et ces employées, les femmes devront reprendre tous leurs privilèges, l'homme toute la charge des devoirs. »

« Voulez-vous, par exemple, que nous abordions le chapitre des présentations ? Vous savez très bien — et je ne le rappelle que pour mémoire — que les hommes sont nés pour être présentés aux femmes. Du moment qu'une jeune fille a fait son entrée dans le monde, tous les personnages du sexe fort, quels que soient leur âge et l'importance de leur situation, doivent lui être présentés, à elle. Naturellement il y a des nuances à observer. On ne présente pas un vieux monsieur chargé d'honneurs sur le même ton et avec les mots que l'on emploierait pour présenter un petit jeune homme qui sollicite la prochaine valse. Tout cela est affaire de

tact et aussi dépend beaucoup de l'habitude que l'on a des jolis usages. »

« Une seule exception s'applique à cette règle de la présentation en faveur des princesses de sang royal. Le protocole exige que ce soit à eux que l'on présente les femmes d'une noblesse inférieure à la leur. »

« Mais, pour en revenir à ces courageuses femmes dont vous me parlez, il est bien évident qu'elles doivent être, en tant qu'employées, présentées à leur patron. Cependant, si cette présentation a lieu sur un terrain neutre, et surtout qu'elle soit faite par l'intermédiaire d'amis communs, à mon avis ils ne seront pas mal inspirés, ces amis, si, escamotant les formules par trop cérémonieuses, ils nomment d'abord le monsieur, puis la dame. »

« En revanche, si ce patron, ce directeur est une femme, c'est elle qui doit bénéficier de tout le respect de ses jeunes subalternes. Comme dans un salon, d'ailleurs, c'est toujours la femme la plus âgée que l'on nomme la dernière. De deux femmes d'âge égal, on présente celle dont la situation est la plus modeste. Et lorsque, comme les âges, les situations se valent, on présente d'abord celle qui a manifesté le désir de connaître l'autre. »

« Car l'habitude que les mondaines ont gardée longtemps, de nommer les nouveaux arrivés aux personnes déjà présentes dans leur salon — et réciproquement — se perd de plus en plus. On ne la conserve guère qu'en faveur des gens qui doivent dîner ensemble. Et, dans les maisons où l'on reçoit beaucoup, cela simplifie énormément le rôle de la maîtresse de maison. Répéter quinze ou vingt fois le nom — même de ses meilleurs amis — devient en effet fastidieux. »

« Toutefois, cette ignorance où restent les visiteurs, vis-à-vis les uns des autres, nuit certainement à l'atmosphère du salon. La glace se rompt plus difficilement et il faut être, non seulement une hôtesse accomplie, mais encore une femme très intelligente pour maintenir le ton de la cordialité entre gens qui se regardent, permettez-moi l'expression, comme des chiens de faïence. »

« Mais, il n'y a rien à faire : c'est la mode. Et, après tout, les maîtresses de maison intelligentes, ce n'est pas ce qui manque. »

Madeleine de R...

Correspondance

Violette. — Je ne connais pas de livre pouvant répondre à la fois à votre double désir. Voyez parmi les manuels scolaires à l'usage des maitres dans les bibliothèques spécialement consacrées à la jeunesse.

Fany M. — N'employez pas toujours la même crème. La peau est tantôt grasse, tantôt sèche. Renseignez-vous à ce sujet à la Parfumerie Dalyb, 20, rue Godot-de-Mauroy.

Lise. — Il existe un pain spécial pour toasts. Coupez-le en tranches de l'épaisseur d'un doigt, grillez-le légèrement, beurrez-les et servez chaud avec du sel.

Petite Mère nous remercie de lui avoir indiqué la maison Pestour, 45, rue Caumartin, où elle a trouvé les vêtements imperméables qu'elle cherchait.

Francillonette. — Vous pouvez vous servir de l'eau oxygénée. Si vous avez la peau très sensible, coupez par moitié l'eau oxygénée avec de l'eau de roses. Impossible répondre ici à vos autres questions.

Lady B. — Le nouveau parfum qui vous intrigue tant et que vous retrouvez dans tous les endroits élégants est « Briséis », de Mme Rambaud, 8, rue Saint-Florentin, Paris. Le flacon, 16 fr.; demi-flacon, 8 fr.; échantillon, 1 fr. 75.

Mme D. D., Angoulême. — Dans la maison, la femme de chambre doit toujours être en noir avec le col blanc et le tablier blanc à bavette. Pour la rue, on supprime le tablier et on met un chapeau. La nourrice sèche peut arborer dehors le long manteau et le bonnet à longs rubans des vraies nounous. Mais je pense que pour la maison sa tenue gagnerait à être simplifiée : longue blouse blanche facilement lavable et tablier de toile cirée.

Jane B. — La meilleure adresse à donner pour l'achat de fourrures telles que manteaux, collets, manchons, etc., est celle de la Maison Moleau, 40, rue Saint-Jacques, Paris.

PHOTOGRAPHES

Adressez toutes vos photographies, non seulement sur la guerre, mais encore sur les événements d'actualité, les cérémonies et manifestations diverses

à **EXCELSIOR.**

qui vous les rétribuera



MODES ET CHIFFON

Il a suffi de deux nuits froides pour dépouiller arbres de leurs feuilles encore vertes. Elles tombent lentement, lentement et tristement, couvrant les avenues et des quais d'un tapis humide et froid. sort pourtant, malgré la pluie fine et le brouillard, les changements que la guerre, pour de mauvaises raisons, a apportés à notre vie quotidienne ont heureusement modifié la façon dont nous nous habillons. Telle femme élégante qui, autrefois, n'eût pas mis un pas sous la pluie, s'en va bravement à pied, que soit le temps. C'était si tentant d'appeler un pour la moindre course, qu'on pouvait sortir avec des souliers aussi fins que ceux du soir et que je connais bien des femmes ne possédant pas de parapluie. Les souliers qu'on porte actuellement ont de belles semelles; ils sont de forme Richelieu, en cuir glacé ou vernis noir. La bottine de hauteur moyenne avec tige de drap ou d'antilo, laccée ou boutonnée reste par excellence la bottine d'hiver. Le bas naturellement être assorti comme teinte à la tige, l'empeigne est noire. Les souliers de couleur (violets, bleus ou mordorés) ne sont pas de bon dans la rue, et le prix de la chaussure est trop actuellement pour que l'on ne puisse facilement passer de cette fantaisie pour la maison. C'est en supprimant ces fantaisies dans mille détails de cette qu'on peut actuellement réaliser des économies. Il y a des femmes très bien habillées qui n'obtiennent jamais à certains caprices coûteux et nouveaux mode.

Puisque nous en sommes à la toilette des jours bres, le parapluie s'impose; les plus nouveaux courts et gros avec monture entièrement en bois manche, les bouts des baleines et l'extrémité qui touche le sol sont en ivoire, en écaille ou en corne. On ne pas du tout aux manches de bijouterie, à moins vous ne possédiez une pomme ou un « mylord » de d'une canne ancienne. On voit aussi quelques man en cuir, de couleur assortie à la teinte de la soie, car le parapluie ne se fait plus forcément noir ou mélie. Les sacs sont volontiers en soie avec manche ancienne en argent ou en écaille. Pour glisser des manchon, rien n'est plus pratique que la forme chette en cuir verni avec chiffre d'argent ou de mant. Un beau monogramme se déplace facilement peut maintes fois passer d'un sac à l'autre.

Je ne vous conseille pas, afin de pouvoir affronter la pluie, d'arborer un chapeau de toile cirée ou soie caoutchoutée; sinon, gare aux ondulations! pourtant, vous habitez la campagne tout l'hiver, vous rendra d'inappréciables services. Avec un chon de l'un de ces tissus assorti au manteau, pourrez vous embarquer pour n'importe quelle destination sans parapluie. A Paris, on est moins en à recevoir une grosse ondée, car les moyens de motion nous offrent la facilité d'un abri; il est d'ant agréable d'avoir un manteau de pluie. Ce pas forcément un caoutchouc ou un vêtement de bardine imperméabilisée, mais un vêtement de et épais tissu anglais ample et croisant bien, glisse sur son tailleur aux jours mauvais. Un chape de feutre, mais de vrai feutre, ou bien une toque fourrure, peuvent aussi affronter les temps les ensoleillés. Du reste, peu de chapeaux dans les fures actuelles sont très fragiles; ni fleurs, ni plumes des garnitures d'étroit ruban travaillé ou de four des cocardes de perles ou de broderie. On fait des toques entièrement en ruban avec tour de manchon assorti qui sont bien agréables lorsque temps n'est pas suffisamment froid pour arborer cols de fourrure montant jusqu'au bout du nez. porte cette année.

Jeanne Farman

NOTES D'ELEGANCE

Les frileuses adoptent pour l'hiver les dessous tricot de soie; moins jolis évidemment que la lingerie de tison garnie de dentelles, ils sont beaucoup chauds.

CE QU'IL FAUT SAVOIR

Toutes les dames emploient pour leur toilette, la célèbre Crème Simon, mais combien l'appliquent et se privent ainsi de ses meilleurs effets. Après le lavage quotidien, il faut l'étendre sur la peau mouillée, puis essuyer avec un linge fin et propre légèrement; elle donnera alors son plein effet d'hygiène et de beauté.

Les pages de Madame

Croquis de la Semaine



1. Robe d'intérieur en velours blanc cerclée de ruban mauve. Manteau de mousseline mauve et de dentelle garni de vison et broderie blanche. — 2. Grand canotier de feutre châtaigne garni de skungs et de roses de ruban même ton. — 3. Manie de velours noir avec large col de kolinski. — 4. Groupe de sacs nouveaux : le premier en soie ancienne et vieux galon d'or; le second en anti ope gris-fumée et soie pékinée; le troisième, de forme pochette, en cuir verni avec grèbiches et chiffre d'argent. — 5. Collet et toque en taupe et loutre. Robe de velours brun garnie de taupe. — 6. Manteau de velours de laine prune soutaché et garni de skungs. Chapeau de paille sablé orné de fourrure. — 7. Robe de velours gris et velours marine. Jupe cerclée de deux larges rubans de velours bleu; corselet et poignets de velours marine; col de renard fumée.

THÉÂTRES

Aux Capucines. — Le nouveau spectacle des Capucines, avec lequel M. Berthé a fait une si brillante réouverture, est un très gros succès. *Tambour battant* ! la verveuse revue de MM. Hugues Delorme et C.-A. Carpentier, et le *Plumeau*, l'amusante comédie de M. Maurice Hennequin, montés avec un luxe si artistique, sont chaleureusement applaudis, ainsi que Miles Gaby Boissy, Mériadec, Reine Berns et Hilda May; MM. Berthé, Arnaudy, G. Battaille, etc., etc.

Au Théâtre des Arts. — Le public acclame chaque soir l'œuvre célèbre et sa magnifique interprète, entourée d'excellents artistes; Marquet, Linska, etc. Voici donc la vogue revenue à ce charmant Théâtre des Arts, admirablement situé boulevard des Batignolles, à quelques pas des deux stations de métro : Rome et Villiers.

Apollo. — *La Demoiselle du Printemps*, la délicieuse opérette de Maurice Ordonneau, Francis Gally et Georges Leglise, musique du jeune maître Henri Goublier fils, va bientôt quitter l'affiche. Il faut donc se hâter d'aller applaudir cette opérette bien française.

Aujourd'hui, matinée à 2 h.; soirée à 8 h. 15. Location sans augmentation de prix. Téléphone Central 72-21.

A Ba-Ta-Clan. — « Des folles ! ». C'est ainsi qu'un de nos confrères a qualifié les tours de force accomplis par Mme B. Rasini dans la nouvelle revue à grand spectacle *Ça murmure*, de M. Valentin Trébut, Des costumes d'un luxe fou, des décors d'un faste inconnu, font de *Ça murmure* le spectacle le plus fantastique de l'année. — Aujourd'hui jeudi, matinée à 2 h. 30. Location téléph. Roquette 30-12.

Au Châtelet. — A 2 heures, en matinée, les *Exploits d'une petite Française*.

Au Gymnase. — Aujourd'hui jeudi, à 3 heures précises, matinée exceptionnelle, les *Journaux des tranchées*.

La Matinée

JEUDI 26 OCTOBRE

Comédie-Française. — A 1 h. 30, le *Marquis de Villemer*, les *Précieuses Ridicules*.

Opéra-Comique. — A 1 h. 30, les *Dragons de Villars*, *Cavalleria rusticana*.

Odéon. — A 1 h. 45, le *Malade imaginaire*, la *Maison de campagne*.

Trianon-Lyrique. — A 2 h. 15, *Zampa*.

Même spectacle que le soir : Antoine, Apollo, 2 h.; Théâtre des Arts, 2 h. 15; Athénée, 2 h. 30; Ba-Ta-Clan, 2 h. 30; Bouffes-Parisiens, 2 h. 35; Châtelet, 2 heures; Cluny, 2 h.; Théâtre de la Dauphine, Nouvel-Ambigu, Palais-Royal, Renaissance, Sarah-Bernhardt, Variétés, 2 h. 15.

La Soirée

Comédie-Française. — A 7 h. 45, la *Marche nuptiale*, la *Maison de campagne*.

Opéra-Comique. — A 7 h. 45, *Aphrodite*.

Odéon. — A 7 h. 15, la *Jeunesse des Mousquetaires*.

Antoine. — A 8 h. 30, *Une amie d'Amérique*.

Athénée. — A 8 h. 30, *L'Âne de Buridan*.

Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 30, *Faisons un rêve* (S. Guitry, Ch. Lysès).

Capucines (Guit. 56-40). — A 8 h. 30, *Tambour battant*, revue; le *Plumeau*; *Pant pant au rideau*!

Châtelet. — Mercre., sam. et dim., à 8 h.; jeudi et dim., à 2 h., les *Exploits d'une petite Française*.

Gymnase. — A 8 h. 30, la *Petite Dactyle*.

Nouvel-Ambigu. — A 8 h. 30, le *Maître de forges*.

Porte-Saint-Martin. — A 8 h. 30, le *Sphinx*, *L'Infidèle*.

Th. Michel. — A 8 h. 15, *Une femme, six hommes et un singe*.

Palais-Royal. — A 8 h. 20, *Madame et son filleul*.

Apollo. — Tous les soirs, à 8 h. 15, la *Demoiselle du Printemps*. Jeudi et dim., mat. à 2 h. 30. (Centra 72-21.)

Théâtre des Arts (Wagram 80-03). — A 8 heures, la *Seconde Madame Tanguet* (Mme Berthe Fady). Matin. jeudi et dim.

Ba-Ta-Clan. — A 8 h. 30, *Ça murmure*!

Cluny. — A 8 h. 15, le *Truc de la Boniche*.

Théâtre de la Dauphine (Passy 19-15). — A 8 h. 45, Fursy, Dom. Bonnaud, J. Moy, Gaby Benda, et la Revue.

Grand-Giranol. — A 8 h. 30, la *Marque de la tête*, etc.

Renaissance. — A 8 h. 15, le *Chopin*.

Trianon-Lyrique. — A 8 heures, la *Petite bohème*.

Th. Réjane. — A 8 h. 30, *Mister Nobody*.

Th. Sarah-Bernhardt. — Sauf lundi et vendredi, à 8 heures, la *Dame aux camélias*.

Scala. — A 8 h. 40, la *Dame de chez Maxim*.

Variétés. — A 8 h. 15, *Kit* (Max Dearly). Location Gutenberg 09-92. Matinées jeudis et dimanches.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (Tel. Centr. 44-68). — A 2 h. 30 et 8 h. 30, 20 vedettes, et attractions.

Gaumont-Palace. — A 2 h. 20 et 8 h. 20, *Remember* et *Alsace*. Location, 4, rue Forest, de 11 à 17 h. Téléph. Marcadet 16-73.

Omnia-Pathé. — *L'Instinct*, le *Prince charmant* (Henry Bos), etc. Actualités militaires.

Vaudeville. — A 8 h. 30, *Crésus*.

La Bourse de Paris

DU 25 OCTOBRE 1916

A l'exception des valeurs russes qui repèrent quelques fractions, le reste de la cote témoigne aujourd'hui de réelle fermeté. Le groupe des établissements de crédit, celui de nos grands Chemins et celui du Rio sont parmi les plus favorisés. Nos rentes restent soutenues à leur niveau de la veille, soit, le 3 0/0 à 61,10, le 5 0/0 à 90. Fonds étrangers irréguliers. L'Extérieure s'améliore à 97,25; les Russes sont diversement traités.

Parmi les établissements de crédit, la Banque de France se négocie à 5.075, le Crédit Lyonnais progresse à 1.200. Aux grands Chemins français, le P.-L.-M. passe de 1.020 à 1.035. Lignes espagnoles peu modifiées.

Du côté des cuprifères, le Rio regagne une dizaine de points à 1.775.

En banque, on a réalisé la Bakou à 1.501, Toula à 1.597.

COUPS DES CHANGES

Londres, 27,79; Suisse, 110 1/2; Amsterdam, 239 1/2;

"Wincarnis" est la seule chose dont vous avez besoin si vous êtes faibles, anémiques, nerveux, abattus.

"Wincarnis" est la seule chose qui vous donnera une nouvelle force quand vous êtes faibles, un nouveau et riche sang quand vous êtes anémiques, une nouvelle vigueur nerveuse quand vous êtes "Nerveux" — et une nouvelle vitalité quand vous êtes "abattus". Car "Wincarnis" possède un quadruple pouvoir — c'est un Tonic, un Fortifiant, un Créateur de sang et une nourriture des nerfs — le tout combiné dans une délicieuse boisson créatrice de vie. Même depuis le premier verre de vin vous pouvez sentir le bien que cela vous fait — et en continuant vous pouvez sentir le sang nouveau circuler dans vos veines, — vous pouvez sentir tout votre organisme reprendre une nouvelle vitalité. C'est pourquoi plus de 10.000 Docteurs recommandent le "Wincarnis".

Le vin de la vie n'est pas un luxe, mais une véritable nécessité pour tous ceux qui sont faibles, Anémiques, Nerveux, Abattus — pour les Invalides s'efforçant de regagner de la vigueur après une affaiblissante maladie — pour tous les mariages de la digestion — pour tous ceux qui sont affaiblis par la vieillesse — et pour tous ceux qui sont déprimés et moroses. "Wincarnis" est le plus prompt et le plus sûr chemin à une nouvelle santé. Prompt parce que le mieux commence tout de suite, sûr, parce que depuis plus de trente ans il a donné une nouvelle santé à un nombre incalculable de personnes souffrantes, et parce qu'il ne contient aucune drogue. Cessez donc de souffrir inutilement. Essayez juste une bouteille de "Wincarnis". Te le prouve, dans le vent.

EMPRUNT NATIONAL 5% BANQUE GIRO

Achète comptant, au plus haut prix les titres dépréciés, cotés ou non, paie les coupons. Argent de suite. Reçoit sans frais les souscriptions — titres délivrés immédiatement.

FEUILLETON D'EXCELSIOR DU 26 OCTOBRE 1916

La côtelette à la victime

roman inédit

par CLAUDE

Les masques et les visages

Depuis plusieurs mois, les dénonciations n'avaient plus grand effet. Le gouvernement du Directoire était indulgent et fermait les yeux.

Les trois bandits renoncèrent à servir la République lasse de leurs répugnants services et désormais travaillaient pour leur compte... La police, occupée des complots politiques, leur laissait toute liberté.

L'imprudence d'Horace d'Antheuil avait admirablement servi Peyrolles. Le piège était bien tendu : il allait jouer.

Vers sept heures, Peyrolles et Mèfre, retenus à souper par Epaminondas, virent Ignace, remplissant son office, déployer la nappe devant eux et mettre le couvert, sous les regards soupçonneux de Miette.

Sous la surveillance de la patronne il avait préparé un pot-au-feu, en se rappelant les recommandations de Narcisse.

Il exécutait soigneusement tout ce qu'elle réclamait de lui, sans faire d'objections. « Oui, citoyenne! Bien, citoyenne! J'y vais, citoyenne ». Miette s'était un peu radoucie. C'était un garçon vigoureux, dur à la besogne, mais le laconisme de l'ancien garde suisse déconcertait la bavarde provençale.

Il vint déposer la soupière sur la table.

— Attaquons, commanda Epaminondas.

Et, sans prendre la peine de dire leur bénédiction, les trois coquins expédièrent leur potage. Le bœuf suivit aussitôt, toujours servi par Ignace. Miette, qui mangeait debout, s'occupait de la clientèle.

— Hé! bouffré, tu sais le métier, citoyen! s'exclama Epaminondas, mis en belle humeur et tapant de son couteau sur la table.

— Je fais de mon mieux, citoyen.

— On fera quelque chose de toi... Je t'apprendrai une recette : la côtelette de mouton à la Victime.

— Citoyen, je te serai bien obligé.

— Ecoute... Tu prends trois côtelettes. Deux minces et une grosse... Tu glisses la grosse entre les deux plus minces, après avoir étendu de la chapelure sur l'une et sur l'autre, un émincé d'oignon, une pointe d'ail et gros comme une noix de beurre avec des clous de girofle. Tu les brides ensemble. Tu m'entends bien?

— Je t'entends, citoyen...

— Ecoute, mon fils... écoute bien... Tu les as auparavant ciselées avec le couteau. Et tu les mets au feu tout doucement en les retournant sans cesse pour que la côtelette du milieu prenne bien tout le jus de celles qui la recouvrent. Quand celles-ci sont grillées, la belle côtelette qu'elles enveloppaient est cuite à point. Tu la retires et tu la sers accompagnée d'une sauce à la ci-devant d'Orléans : vinaigre, poivre, échalote hachée, beurre d'anchois, si tu en as, et câpres dans un roux bien lié... Voilà... Hé! Vois-tu, citoyen Blancheval, la côtelette à la victime, c'est un emblème... c'est quelque chose comme l'image de la vie. Il faut au moins faire deux victimes pour un heureux. Et le tout est de s'arranger pour être la côtelette du milieu, la bonne! Celle qui prend tout le bon des autres! Hé! Hé! c'est comme ça

que j'ai fait!... C'est comme ça que nous avons fait, nous autres... Hé! dites, les amis!...

Les trois anciens tape-dur éclatèrent de rire.

— Ah! cet Epaminondas!... dit Peyrolles en deux hoquets. Quel fameux cuisinier qu'il fait!

— La cuisine, c'est la vie! approuva Mèfre.

— Té! les enfants, hurla l'homme au nez de chien, gagné par l'ivresse. J'ai fait la cuisine partout, dans toutes les occasions de mon existence. Hé! troune de Dieu! nous l'avons faite ensemble... Vous souvenez-vous du jour où, à trois, que nous sommes là, nous avons, de compagnie, coupé les homards vivants?

— Feu de Dieu!... s'écria Peyrolles. Quelle bouille-baisse patriotique ce jour-là! Moi, je t'en fais les pattes.

— Et moi je taillais à grands coups dans la carapace. Ils en faisaient des sauts... les sales bestes!... Mais bouffré! et zou dans la marmite, hurla Mèfre mis en gaieté.

— J'entends encore Epaminondas qui commandait la manœuvre et qui criait, le farceur : « Moi je suis un grand cuisinier. Je coupe le homard vivant! »

— Belle cuisine, citoyen Blancheval!... Grande cuisine! prononça Epaminondas, avec une gloriole de pochard satisfait. Voyez-vous, camarades, quand on a ensemble coupé le homard vivant, c'est désormais à la vie à la mort!... Trinquons!... Hé! tu ne comprends pas cette cuisine-là, citoyen Blancheval? Ça ne fait rien, tringue tout de même un verre avec nous pour ta peine... Avec moi tu peux te vanter d'être à une bonne école! Hé! Trinquons donc, garçon!

Ignace avait eu deux secondes de stupeur. Non seulement Epaminondas, qu'il avait reconnu pour l'avoir vu face à face acharné à le poursuivre, mais les deux hommes attablés avec le gros Mar-

TAILLEURS

Visitez ses Boutiques depuis 140 fr.
ROBES — MANTEAUX
G. BLANCHARD, 3, rue St-Honoré.

BOUCHON-TOUPET-ABSORBATEUR

Plus de Culots! Plus de Nicotine! Economie 50%
Dans tous les Bureaux de Tabac — 20 c. le cahier.
EXCELSIOR PROTECTOR — Croco garni de son cahier 1 fr.
Envoyez Mandat ou Timbre. CHAUVÉ, 15, Rue Parrot, PARIS.

LA ROSÉE remplace le VIN
BORDELAISE 5 francs pour 120 litres
Franco contre 5 fr. 65
ROSTIAUX, 31, rue du Landy, CLICHY, Seine.

Maladies de la Femme

LE RETOUR D'ÂGE

Toutes les femmes
connaissent les dangers qui
les menacent à l'époque du
RETOUR D'ÂGE.

Les symptômes sont bien
connus.

C'est d'abord une sensa-
tion d'étouffement et de
suffocation qui étirent la
gorge, des bouffées de cha-
leur qui montent au visage pour faire place
à une sueur froide sur tout le corps. Le ventre
devient douloureux, les règles se renouvellent
irrégulièrement ou trop abondantes et bientôt la
femme la plus robuste se trouve affaiblie et
exposée aux pires dangers. C'est alors qu'il
faut sans plus tarder faire une cure avec la



Exiger ce portrait

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

Nous ne cessons de répéter que toute
femme qui atteint l'âge de 40 ans, même celle
qui n'éprouve aucun malaise, doit faire usage
de la JOUVENCE de l'Abbé SOURY à
des intervalles réguliers, si elle veut éviter
l'afflux subit du sang au cerveau, la congestion,
l'attaque d'apoplexie, la rupture d'anévrisme
et, ce qui est pis encore, la mort subite.
Qu'elle n'oublie pas que le sang qui n'a
plus son cours habituel se portera de préfé-
rence aux parties les plus faibles et y dévelop-
pera les maladies les plus pénibles: Tumeurs,
Cancers, Métrites, Fibromes, Maux d'Estomac,
d'Intestins, des Nerfs, etc.

La Jouvence de l'Abbé Soury, dans toutes les
Pharmacies: le Flacon 4 fr.; franco gare 4 fr. 60.
Les 3 flacons franco gare contre mandat-poste 12 fr.
adressé à Pharm^{ie} Mag. DUMONTIER, à Rouen.

Bien exiger la VÉRITABLE JOUVENCE de l'Abbé SOURY
car elle seule peut vous guérir

(Notice contenant renseignements gratuits). 287

Nous rappelons à nos abonnés que toute demande de
changement d'adresse doit être accompagnée de la
dernière bande d'abonnement et de 50 centimes pour
tous frais. Il ne pourra être fait droit qu'aux demandes
présentées dans les conditions ci-dessus.

Le gérant: VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.

2^e EMPRUNT de la DÉFENSE NATIONALE

Hâtez-vous de souscrire!

La Souscription sera close le 29 Octobre

L'Emprunt doit être une Victoire!

Transformez en rentes,
votre argent, vos bons et vos obligations
de la Défense Nationale,

Vous aurez un Titre de Rente
exempt d'impôts
donnant 5.70 %

Souscrivez pour nos Soldats, pour le Pays!

LES SOUSCRIPTIONS SONT REÇUES PARTOUT:

Caisse Centrale du Trésor, Trésoreries Générales, Recettes des Finances,
Perceptions, Recettes de l'Enregistrement Bureaux de Postes, Caisse
des Dépôts et Consignations Banque de France, Recette Municipale de
la Ville de Paris, Caisses d'Épargne, Banques et Établissements de Crédit
Agents de change et Notaires.

seillais s'avouaient les bourreaux de ses cama-
rades!

Une rage subite, un désir fou de s'élancer sur
eux, le couteau à la main, et de les massacrer à
l'instant, sans attendre, sans en connaître davan-
tage, l'envahit furieusement, et un nuage de sang
lui passa devant les yeux.

Il se contentait, pourtant. Après la première impul-
sion de délire homicide, une joie inexprimable
l'inonda: la chance lui offrait trois vengeances
pour une qu'il cherchait!

Son hésitation avait été brève. Il saisit le verre
qu'on lui offrait, et, d'une main forte, il le choqua
contre ceux des trois ivrognes.

Il le reposa bruyamment sur la table, et, du re-
vers de son poignet noueux, il s'essuya les lèvres
en souriant, comme s'il avait, à travers le vin, goûté
l'héroïque saveur du sang des trois bourreaux de
Meyer et de Jaccottet.

— Hé! il sait boire, le garçon! fit observer Pey-
rolles.

— Il se fera, le novice! affirma Epaminondas.
Encore un verre, va donc!... Et à tous les combat-
tants de la grande journée!

Le verre d'Ignace était de nouveau rempli. Et,
de sa voix forte et chantante, pendant que les trois
hommes se levaient, torses branlants, chefs dodelin-
nants, jambes trébuchantes dans leur enthousiasme
aviné, le faux Nicolas Blanvalet répéta:

— A tous les combattants!...
Les masques étaient tombés... Ignace voyait en
plein les faces des assassins. Il les tenait...

Une idylle rapide

Depuis le jour où, pour la première fois, Ho-
race d'Antheuil avait adressé la parole à Julie de
Clos de la Lande, et où, brûlant les étapes, il lui
avait, à la troisième réplique, avoué son amour,
le roman des deux jeunes gens avait marché très
vite. D'abord, toute l'histoire de Julie lui avait

été contée. Aventure touchante. Julie était or-
pheline. Elle avait perdu sa mère en bas âge. Son
père avait disparu dans les journées de septem-
bre. Une sœur de lait, Flavie Mouchot, une Nor-
mande de Bayeux, fille d'un serviteur de son père
et orpheline aussi, l'avait pour ainsi dire recuei-
lie, protégée, lui avait enseigné son art de la den-
telle, qui, pratiqué comme un amusement dans les
jours prospères, était devenu leur gagne-pain
quand les jours de détresse furent venus.

Flavie Mouchot était une belle fille, type de
servante de l'ancienne comédie, âpre au gain, dé-
vouée et débrouillarde; elle considérait Julie
comme sa sœur et comme son enfant.

La Révolution a connu de ces dévouements de
domestiques.

L'intendant pillard qui avait pu s'emparer des
biens de son seigneur émigré faisait, devenu pro-
priétaire, un farouche républicain. Le valet qui
était demeuré auprès de son maître, après les
premiers risques courus, les premiers dangers
partagés avec lui, restait un royaliste pour la vie.
Les services rendus sont une manière de pro-
priété, une œuvre à laquelle on tient. Ceux qui ne
possédaient rien possédaient cela. Ils ne voulaient
pas plus que leurs peines fussent perdues que
l'acheteur de biens nationaux ne voulait perdre
sa terre ou son château.

Flavie Mouchot aimait Julie comme une chose
à elle. Fille adroite, ne craignant pas les propos
vifs, douée d'une extrême habileté de marchande
et d'un goût, d'un sens de la mode très avisés, son
rêve était de devenir une de ces marchandes de
frivolités qui abondaient sous les galeries du
Palais-Egalité. Elle faisait avec Julie des échar-
pes de dentelle, des garnitures de bonnets, des ou-
vrages de perles, sacs et bourses, qu'elle revendait
à des clientes connues. La clientèle de Flavie,
choisie surtout parmi les habituées du Palais-
Egalité, était d'ailleurs assez mêlée: mais Flavie

débattait seule ses intérêts avec ces dames et n'eût
jamais permis à Julie de vendre elle-même son
travail. Flavie ne craignait pas d'entrer avec son
léger éventaire dans les cafés et dans les restau-
rants et de s'adresser à la plus jolie jeune femme
accompagnée du plus brillant cavalier, comptant
sur la coquetterie de l'une et sur la galanterie de
l'autre pour faire marcher les affaires.

C'est pour cela qu'elle était installée dans les
environs du Palais du luxe et des aimables ren-
contres.

— Pour devenir riche il faut être tout prêt les
riches, avait-elle dit à Julie.

Et Julie, devenue la citoyenne Ducloux, inno-
cente entre les innocentes, laissait à cette amie ré-
solue le soin de conduire leurs destinées.

Avec beaucoup de travail, elles ne faisaient pas
fortune. Elles vivaient. Mais n'était-ce pas beau-
coup de vivre, pour ces deux oiselles qui avaient
accroché leur nid fragile auprès du cratère bouil-
lonnant de tous les vices, de toutes les folies, en-
core brûlant des émeutes, vortex tourbillonnant
qui avait envoyé l'insurrection à travers la
France et qui faisait maintenant danser des ron-
des joyeuses, sauter les écus et les bouchons au-
tour de ses maisons de jeu, de ses comptoirs d'a-
gioteurs et de ses cabarets! Les deux amies avaient
pensé quitter Paris. Les ateliers de tapisserie de
Beauvais, fermés en l'An II, étaient rouverts de-
puis peu. Flavie avait risqué ce déplacement avec
Julie dans l'espoir d'y trouver du travail sans
incertitude.

La mésaventure de l'arrestation de la malle par
les brigands les avait guéries de l'idée de s'éloi-
gner de la capitale. Et elles avaient réintégré leur
abri parisien et repris leur incertain labeur grâce
auquel pourtant elles subvenaient à leurs mo-
destes besoins

(A suivre.)

A SALONIQUE. -- UN AIGLE APPRIVOISÉ



Les troupes à Salonique ne font pas que des prisonniers bulgares. Un officier anglais recueillit cet aigle qui avait été blessé, et, l'ayant guéri, réussit à l'appivoiser, au point que, maintenant, il se pose familièrement sur le poing de tous les soldats de la compagnie. Mieux encore, il part chaque jour faire de longs vols, et, fidèlement, revient au camp, le soir, retrouver son